

## LIVRE CINQUIEME

DEPUIS LA FIN DES TRAVAUX DU BIENHEUREUX

DE MONTFORT DANS LE DIOCÈSE DE LUÇON

JUSQU'A SA MORT

(1712-1746)

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

RETRAITE A L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE LA ROCHELLE. — CONVERSION DE M<sup>lle</sup> PAGÉ, FILLE D'UN TRÉSORIER DE FRANCE. — ERMITAGE DE SAINT-ÉLOI. — MISSION A ESNANDES. — LE B. SERVITEUR DE DIEU ÉCRIT A SA SŒUR LOUISE. — DIFFÉRENTES MISSIONS, PARMI LESQUELLES ON RELATE CELLES DE COURÇON ET DE LA SÉGUINIÈRE.

A son arrivée à La Rochelle, Montfort eut la consolation de voir que les âmes qu'il avait converties ou affermies dans le bien persévéraient dans leur ferveur ; il voulut les y faire progresser davantage par de nouvelles prédications. Les Hospitalières lui ayant demandé une retraite, il consentit à la donner, sous la condition que les personnes du dehors pourraient y prendre part. On y vint en foule ; on y vit même quelques conversions éclatantes, entre autres celle de M<sup>lle</sup> Bénigne Pagé, fille d'un trésorier de France.

Se trouvant un jour en partie de plaisir avec des dames et des officiers, elle convint d'aller entendre le sermon pour rire du prédicateur, ou provoquer de sa part une apostrophe qui pourrait le discréditer. Richement parée, pimpante sous une toilette à moitié convenable, elle alla se placer en face du prédicateur pour le braver. Il l'aperçut et en eut pitié. Se tournant vers l'autel, il adressa au Sauveur une fervente prière pour cette âme égarée, puis il commença son sermon qui fut des plus pathétiques. Tout le monde fondit en larmes, et M<sup>lle</sup> Pagé elle-même ne put retenir les siennes. Effet admirable de la grâce ! son cœur était entièrement changé. Elle resta à l'église après le sermon, laissa partir la compagnie qui la demandait, et, avec sa suivante, se rendit chez le missionnaire qu'elle entretenait longtemps. Rentrée dans sa maison, elle passa la nuit à mettre ordre à ses affaires, et dès le lendemain elle alla se renfermer comme pensionnaire chez les religieuses de Sainte-Claire.

Après avoir fait une confession générale au pieux Serviteur de Dieu, elle demanda à entrer dans l'Ordre. L'abbesse, fort étonnée, lui ayant fait les représentations qu'elle croyait utiles : « Madame, lui répondit-elle, mon choix est fait, mais j'ai deux grâces à vous demander : la première, de n'être jamais dans les charges ; la seconde, de n'aller jamais au parloir sans une pressante nécessité. » On promit ce que l'on put promettre et la postulante fut admise. Le monde mit tout en œuvre pour ressaisir cette victime qui lui était échappée d'une manière si inattendue. Il en vint aux plus terribles menaces contre la novice, contre le directeur, contre le monastère ; mais toutes ces menaces furent inutiles. La pénitente resta ferme ; elle fit ses vœux avec une piété angélique et une joie ineffable, prit le nom de Louise, en souvenir de celui dont Dieu s'était servi pour la convertir, et persévéra plus de trente ans dans la ferveur religieuse.

Au moment où l'on faisait les plus grands efforts pour la faire rentrer dans le monde qu'elle avait quitté, Montfort composa pour elle un chant pieux qui n'a pas moins de 34 strophes. C'est assurément l'une des plus belles pièces de vers du poète chrétien, si ce n'est pas celle qui mérite la préférence sur toutes les autres. On ne peut rien voir de plus religieux, de plus tendre, de plus pathétique, de plus touchant, de plus encourageant. Le saint missionnaire rappelle à cette autre Madeleine ce qu'elle était dans le monde, ce qu'elle est devenue et ce qu'elle doit être toujours. Il est probable que la Sœur Louise n'a jamais chanté ce cantique, au fond de son cloître. Elle n'en aurait pas eu la force ; ses larmes auraient bientôt étouffé sa voix ; mais elle a dû le parcourir bien des fois avec des yeux humides et le méditer bien souvent avec un cœur plein d'amour pour Dieu et de reconnaissance pour celui qui avait été l'instrument de ses miséricordes à son égard. L'exemple de M<sup>lle</sup> Pagé excita plusieurs jeunes filles à se retirer du monde pour entrer en religion.

On vit alors une infinité de personnes de toutes conditions venir se mettre sous la conduite spirituelle du saint missionnaire. Sans employer beaucoup de temps ou beaucoup de paroles, il savait inspirer aux âmes qui s'adressaient à lui un zèle ardent pour la gloire de Dieu et leur propre sanctification, et il les faisait marcher à grands pas dans les routes de la sainteté les plus épineuses et les plus contraires à la nature. Chacune de ses paroles était comme le souffle de Dieu qui allumait le feu de la charité dans tous les cœurs.

C'est à cette époque que plusieurs personnes de piété, dans l'intention de retenir l'homme de Dieu à La Rochelle, lui procurèrent, dans la paroisse de Saint-Eloi, un petit logement, dont il devait jouir jusqu'à sa mort. L'ameublement en était bien pauvre. Cette pauvreté et

la profonde solitude dans laquelle vivait l'habitant de cette humble demeure firent appeler cette maison l'*Ermitage de Saint-Eloi*. Cet ermitage remplaçait pour le Bienheureux la solitude de Saint-Lazare.

Il aimait à s'y retirer souvent pour méditer, prier et se livrer, sous l'œil de Dieu, à ses fréquents exercices de pénitence et de mortification. Il sortait de là comme d'un nouveau cénacle, tout plein d'un feu céleste et d'un enthousiasme divin, pour courir à de nouveaux travaux, à de nouvelles croix. Cette humble maison, qui est devenue, depuis longtemps déjà, une propriété des Sœurs de la Sagesse, doit être bien chère à tous les enfants de Montfort, non seulement parce qu'elle a été habitée par leur Bienheureux Père, non seulement parce qu'elle a été comme embaumée du parfum de sa piété, mais encore parce que leur saint fondateur a composé ou terminé dans ce lieu les Règles et Constitutions qui les dirigent vers la perfection religieuse.

Le Serviteur de Dieu passa dans cette solitude la belle saison de l'année 1712, et quand l'hiver eut interrompu les travaux agricoles et ramené les jours favorables aux missions des campagnes, il recommença cette carrière laborieuse. Il alla évangéliser successivement Saint-Vivien, Esnandes, Courçon et autres lieux peu éloignés de La Rochelle. Le succès dépassa de beaucoup ses espérances. Sa réputation de sainteté, les conversions éclatantes qu'il avait opérées, donnaient une autorité céleste à sa parole. Aussitôt qu'il prêchait une mission, tous les habitants des paroisses voisines accouraient pour l'entendre. Cet enthousiasme ne gagnait pas seulement les laboureurs et les pauvres gens de la campagne; propriétaires et gentilshommes quittaient leurs châteaux et leurs riches manoirs pour recueillir sa parole. Confondus avec le peuple, ils stationnaient, pendant des heures entières, auprès de son confession-

nal, ne se prévalant ni de leur position, ni de leurs titres pour devancer les autres.

Cependant le démon ne cessait pas de susciter des obstacles au bien que désirait faire partout le grand Serviteur de Dieu. Mais ceux qui prenaient parti pour le monde et pour l'enfer eurent plus d'une fois à se repentir de s'être engagés dans cette voie. C'est ce qui arriva encore à Esnandes. Une croix devait être plantée, la veille de Noël. Cette cérémonie attira une foule d'étrangers; ils vinrent en grand nombre de Charron, de Saint-Michel-en-l'Herm et de quelques autres paroisses éloignées. Il paraît que plusieurs d'entre eux n'étaient point venus pour s'édifier et bien moins encore pour édifier les autres. A peine furent-ils descendus de leurs barques qu'ils se rendirent chez un nommé Morcant, riche aubergiste, dont la maison était située près du lieu où l'on plantait la croix. Ils avaient apporté avec eux des instruments de musique; ils se mirent à danser, à chanter, et se livrèrent à toutes sortes d'excès, comme si l'esprit de ténèbres les avait suscités exprès pour troubler la mission. Ils poussèrent même l'irréligion jusqu'à violer publiquement le précepte de l'abstinence et du jeûne.

Le missionnaire, averti de ce scandale, crut pouvoir l'arrêter par de charitables avis. Il alla pour cela trouver les coupables; mais ceux-ci ne répondirent que par des jurements et des imprécations. S'étant alors adressé au maître de la maison, il le conjura de ne pas souffrir chez lui de pareils désordres; mais il ne fut pas mieux écouté de cet homme que des étrangers. Ne sachant que faire, il se met à genoux et invite ceux qui l'accompagnent à en faire autant. Sa prière ne fut pas longue. Il se relève et s'adressant à l'aubergiste, il lui fait entendre cette terrible sentence: « Va, malheureux, tu périras misérablement avec toute ta famille! » L'au-

bergiste ne fit que se moquer de ces paroles ; mais la colère divine ne tarda pas à éclater sur lui. Peu de jours après la clôture de la mission, il fut tout à coup saisi dans tout le corps d'un violent tremblement, auquel on ne put apporter aucun remède. On ne l'appelait plus que le *Tremblant*. Il mourut dans la plus grande misère. Sa femme et ses enfants, qui se trouvaient enveloppés dans la menace faite au père, eurent une part visible à son châtement.

Après la mission d'Esnandes, Montfort se retira dans sa solitude de Saint-Eloi. Une lettre qu'il écrivit de son ermitage à sa sœur Louise, religieuse de l'Adoration perpétuelle, à Rambervillers, fait voir que le succès de sa parole et la protection de Mgr de Champflour ne l'exemptaient pas des croix. Elle montre aussi toute la joie qu'il éprouvait au milieu de ses souffrances et à cause de ses souffrances. Cette lettre est datée du premier jour de janvier 1713 :

« Dieu prend plaisir, ma chère sœur, à nous voir combattre et à nous rendre tous deux victorieux, vous dans le secret, et moi dans le public ; car vos combats se passent dans vous-même ; ils n'éclatent pas hors de votre Communauté ; mais les miens éclatent par toute la France, soit à combattre les démons de l'enfer, soit à faire la guerre au monde et aux mondains ennemis de toute vérité. Vous seriez sans doute surprise, si vous saviez le détail de l'aimable croix dont Dieu me favorise par l'intercession de notre bonne Mère. Je vous prie d'en remercier mon aimable Jésus et de prier votre Communauté, que je salue, de m'obtenir de Jésus crucifié la force de porter les plus rudes croix et les plus pesantes comme des pailles, de résister avec un front d'airain aux puissances infernales. »

Après quelques jours passés à Saint-Eloi, le Bienheureux reprit le cours de ses missions et se rendit à

Courçon, qui avait grand besoin de son ministère. Cette paroisse était profondément divisée. Avec de bonnes qualités, le pasteur se montrait dur envers son troupeau qui ne l'aimait pas. L'inimitié régnait entre les brebis comme entre le troupeau et le pasteur. Le missionnaire n'eut pas de peine à voir que les cœurs étaient trop divisés et trop remplis de sentiments de haine pour se laisser pénétrer par la douce rosée du ciel. Pour remédier à un si grand mal, il s'adressa tout d'abord à celui qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, et lui parla non seulement par la prière, mais par le jeûne et les austérités. Ensuite il indiqua un jour, où il devait traiter un sujet important, et pria tous les paroissiens d'y assister.

Il prêcha sur le pardon des injures. Jamais sa parole ne fut plus ardente, jamais le Saint-Esprit ne la rendit plus persuasive. Toutes les âmes étaient bouleversées ; tous les yeux étaient pleins de larmes. Avant la fin du sermon, le curé se lève, prie le missionnaire de s'arrêter, et, dans les termes les plus touchants, demande pardon à ses paroissiens de toutes les peines qu'il a pu leur causer et de tous les scandales qu'il a pu leur donner par la violence de ses paroles et de ses démarches. Le prédicateur, s'adressant alors aux fidèles : « Quoi ! leur dit-il, votre pasteur désire se réconcilier avec vous et vous demande pardon, et vous qui avez vomi contre lui mille imprécations, vous hésitez encore !... » Dans ce moment, on n'entend partout que des gémissements et des sanglots ; les habitants demandent pardon à leur pasteur qui verse d'abondantes larmes. Il fallait réconcilier les paroissiens entre eux ; la grâce devait bientôt achever sa victoire. Sur le premier ordre du saint prédicateur, qui avait su si bien se rendre maître de cette foule, les hommes, qui étaient séparés dans l'église, demandent pardon à leurs voisins et les embrassent en

signe de réconciliation ; les femmes en font autant pour leurs voisines. A-t-on jamais vu un plus magnifique triomphe oratoire ? Pour obtenir un pareil résultat, il ne faut pas seulement être un grand orateur, il faut être encore un grand saint.

Ce résultat fut d'autant plus consolant qu'il fut plus durable ; car pasteur et troupeau se rappelèrent toujours la promesse qu'ils avaient faite devant l'autel, et continuèrent à s'édifier mutuellement par leur charité. Où le saint missionnaire puisait-il ces divins secrets qui le rendaient maître des autres ? dans l'amour de Dieu et du prochain qui remplissait son cœur, et dans l'horreur que lui inspirait la haine que l'on trouve trop souvent entre ceux qui devraient pourtant s'aimer comme des frères, selon le commandement du Sauveur. Pour lui, il semble qu'il n'éprouvait aucune difficulté à mettre en pratique cet enseignement du divin Maître : « *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous calomnient.* » Comment n'aurait-il pas pardonné aisément, lui qui goûtait et comprenait si bien ces autres paroles de Jésus-Christ : « *Vous serez bien heureux, quand les hommes vous haïront, qu'ils vous rejeteront, vous diront des injures, et repousseront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme ?* »

Le Serviteur de Dieu était encore occupé à donner des missions du côté de La Rochelle, quand le curé de la Séguinière le pria de venir évangéliser sa paroisse qui était déjà fervente et bien réglée. Le saint missionnaire avait en grande estime ce bon prêtre irlandais nommé Kantin, et il l'appelait *le curé selon son cœur*. Touché de son zèle, il accéda à sa demande, et fit mission chez lui, pendant un mois. Cette mission, commencée le 30 mai, eut tout le succès qu'on pouvait attendre. Le dévot Serviteur de Marie établit l'usage de réciter

le chapelet à l'église et dans les maisons. Il fit aussi rebâtir une chapelle en ruines, et la dédia à la Sainte Vierge sous le nom de *Notre-Dame de Toute-Patience*. Il plaça dans cette chapelle une statue de l'auguste Mère de Dieu qu'on y voit encore, et qui est toujours entourée de la vénération publique. Nous avons de lui un beau cantique composé en l'honneur de Notre-Dame de Toute-Patience. La mission n'était pas terminée que l'homme de Dieu tomba malade. L'excellent curé voulut le retenir pour lui procurer quelques jours de repos. Les demoiselles de Beauveau, sœurs de l'évêque de Nantes, le pressèrent aussi de rester quelques jours à la maison de campagne qu'elles avaient à la Séguinière. Toutes les instances furent inutiles. Il ne voulait pour repos que le changement de fatigue ; aussi il se décida à partir aussitôt pour Paris, afin de commencer une œuvre dont la pensée l'avait toujours occupé depuis longtemps.

## CHAPITRE II.

LA COMPAGNIE DE MARIE. — VOYAGE DU BIENHEUREUX A PARIS POUR S'OCCUPER DE CETTE ŒUVRE. — LETTRE A SA SŒUR DE RAMBERVILLERS. — BIEN OPÉRÉ AU SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT ET AILLEURS. — GUÉRISON D'UN ENFANT. — SON RETOUR PAR POITIERS, OÙ IL TROUVE DES HUMILIATIONS ET DES CONSOLATIONS. — GUÉRISON DE LA MARQUISE DE BOUILLÉ.

Le Bienheureux Louis de Montfort songeait à rendre durable ce qu'il faisait partout pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. C'est dans cette vue qu'à la fin de chaque mission, il formait, selon les circonstances, quelque établissement propre à en conserver les fruits : c'était un calvaire qu'il érigeait, une chapelle qu'il restaurait ou décorait, la récitation du chapelet qu'il établissait dans les églises ou dans les maisons, une association qu'il instituait, des écoles qu'il fondait. Déjà il avait établi plusieurs associations ou confréries qui devaient perpétuer la ferveur allumée dans les âmes par ses discours ; déjà il avait jeté les fondements de la Congrégation de la Sagesse ; mais il voulait une Compagnie de prêtres destinés à poursuivre après lui le travail si fructueux des missions.

Cette idée germaît depuis longtemps dans son âme. Dieu lui avait inspiré cette pensée, dès les jours de sa jeunesse sacerdotale ; car nous voyons que dans une

lettre écrite à M. Léchassier, le 6 novembre 1700, il lui disait : « Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissment, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui s'exercent aux missions sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. »

Il lui sembla que le moment était venu de travailler à cette œuvre ; mais, avant d'agir, il voulut consulter M<sup>sr</sup> de Champflour qui approuva son projet ; il voulut surtout s'adresser à Dieu. Retiré dans son ermitage de Saint-Eloi, pendant les intervalles de ses missions, il redoubla ses pénitences et ses prières, et chercha la divine sagesse dans ses entretiens avec le Seigneur. Il travailla avec piété à la rédaction de la Règle de ses missionnaires, et pour montrer à ses enfants qu'il espérait tout de Dieu, et rien de ses propres pensées, il mit en tête de cette Règle une ardente prière dont le Père Faber, si bon juge en cette matière, dit : « Depuis les Epîtres des Apôtres, il serait difficile de trouver des paroles aussi brûlantes que les douze pages de sa prière pour les missionnaires de sa Compagnie. J'y renvoie instamment tous ceux qui ont de la peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes. » Cette prière brûlante est suivie de la Règle pour les missionnaires, puis d'une allocution qu'il leur adresse. Le ton de cette allocution est moins enthousiaste, mais il est plein d'onction et de piété. Nous renvoyons la prière et l'allocution à la fin de cet ouvrage. On y verra de quel feu divin l'âme de Montfort était embrasée ; on y verra quelle était sa dévotion pour la Mère de Dieu et sa confiance dans cette auguste Vierge ; on y verra aussi de quels hommes apostoliques il aurait voulu composer sa chère Compagnie.

La Règle, telle qu'elle a été écrite par le saint fonda-

teur, est conservée avec respect par sa famille religieuse. On a observé avec raison que le pieux législateur s'était contenté de faire une simple esquisse, et d'y mettre l'essentiel, auquel le reste pouvait être aisément ajouté dans la suite, soit par lui-même, soit par ses successeurs. Il n'a rien dit de tout ce qui concerne le gouvernement et l'administration de la Société. Ses successeurs, en effet, ont ajouté ce qui manquait à la Règle, en ayant soin de conserver dans les moindres prescriptions et dans les moindres détails l'esprit de leur Bienheureux fondateur. Dans ces dernières années, sans rien changer aux prescriptions essentielles de cette Règle, on a dû la compléter et y apporter des modifications nécessaires, pour la faire approuver par le Souverain Pontife. L'approbation de leur Institut et de leurs Constitutions a été pour les enfants de Montfort le sujet d'une immense joie et l'objet d'une reconnaissance éternelle envers Dieu et la Chaire de Pierre.

A l'époque dont nous parlons, ce qui occupait surtout le saint missionnaire, c'était l'établissement de sa Compagnie de Marie, destinée à répandre partout la semence de la parole de Dieu, et à travailler comme lui au salut des âmes. La Congrégation de la Sagesse était fondée ; il avait avec lui quelques Frères auxquels il communiquait son esprit et sa pensée ; mais il n'avait point encore de missionnaires, sur lesquels il pût compter.

M. l'abbé Desplaces, l'un de ses compatriotes, avec qui, dès le temps de ses études, la piété l'avait étroitement uni, avait formé, dans la capitale, depuis quelques années seulement, la Communauté du Saint-Esprit. Montfort avait proposé autrefois à son ami de venir partager ses travaux ; mais celui-ci ne pouvait abandonner l'établissement qu'il avait commencé et que Dieu bénissait évidemment. Il dit, du reste, au

pieux et zélé missionnaire qu'il pourrait, quand le temps serait venu, choisir parmi ses écoliers ceux qu'il jugerait propres aux missions. Montfort n'oublia pas cette promesse, et bien que M. Desplaces eût cessé de vivre depuis près de quatre ans, il se rendit au séminaire du Saint-Esprit, dans l'espérance d'y rencontrer quelques jeunes gens qui voudraient bien s'associer à son œuvre. Directeurs et élèves, tous firent le plus honorable accueil à un homme que plusieurs connaissaient déjà personnellement, et dont tout le monde savait les saintes liaisons avec M. Desplaces. Le Serviteur de Dieu eut la consolation de voir qu'il avait fait un voyage utile à sa Compagnie. Il inspira à quatre séminaristes le désir de suivre un jour ses pas : ce furent Messieurs Vatel, Thomas, Hédan et Le Valois. M. Vatel est le seul qui ait travaillé avec lui ; les autres ne vinrent qu'après sa mort se joindre à ses successeurs. Plus loin il sera question de M. Vatel ; ici nous dirons un mot de M. Le Valois, dont la vocation a été entourée de circonstances bien extraordinaires. Il était du diocèse de Coutances, et il avait 23 ans quand le Bienheureux de Montfort alla au séminaire du Saint-Esprit, en 1713. Il était depuis deux ans dans ce séminaire ; et sa ferveur, jointe à beaucoup de régularité, de prudence et de sagesse, lui avait fait donner l'emploi de réglementaire. Les vertus et les pieux entretiens du missionnaire le lui faisaient regarder comme un saint, et dans les récréations il se tenait toujours à côté de lui, afin de recueillir les paroles d'édification que l'homme de Dieu avait soin de mêler à la conversation.

Un jour qu'il était auprès du Bienheureux de Montfort, avec un grand nombre d'autres élèves, celui-ci leur demanda sur lequel d'entre eux il allait jeter son sort ; puis, les fixant les uns après les autres, comme s'il eût voulu lire dans leurs yeux les sentiments de

leurs cœurs, il ôta le chapeau de la tête du réglemентаire et y mit le sien, en disant : « C'est sur celui-ci ; il est bon, il m'appartient, je l'aurai. » Chose étonnante ! à l'instant même, le pieux séminariste se sentit pressé de se joindre au missionnaire, et il conçut le dessein de le faire, dès qu'il aurait fini ses études, et que, par une plus longue pratique de la vertu, il se serait mieux disposé au ministère ecclésiastique. Cependant il ne fit point connaître alors la pensée qui remplissait son esprit.

Il n'oublia pas les paroles prophétiques de Montfort, et il songeait plus sérieusement que jamais à se joindre à lui, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Cette triste circonstance venait mettre obstacle à l'accomplissement de ses desseins. En attendant que Dieu l'appelât ailleurs, si telle était sa volonté sainte, il se détermina à rester au séminaire du Saint-Esprit, où il fut chargé d'enseigner successivement la philosophie et la théologie.

Quelques années plus tard, il sentit renaître en lui le désir des missions, en apprenant les succès apostoliques des successeurs du saint prêtre qu'il avait connu. Il consulta plusieurs personnages éclairés, entre autres M. Gourdon, chanoine de Saint-Victor, à Paris, qui mourut en odeur de sainteté, en 1733. Tous l'assurèrent que Dieu l'appelait aux missions. Dès lors il ne balança pas à suivre cette vocation, et il fut encore confirmé dans son dessein par un événement singulier que nous allons raconter.

Un jeune ecclésiastique du séminaire du Saint-Esprit, qui donnait toutes les marques d'une véritable obsession, entra un jour dans la chambre de M. Le Valois et mit en pièces plusieurs images qui s'y trouvaient, entre autres le portrait de Montfort. Ce portrait fut déchiré en trois morceaux, dont l'un fut jeté dans la

cour, l'autre resta dans la chambre, et le troisième, où était la tête, fut recueilli par un jeune homme qui avait l'intention de faire dessiner cette tête. Ceci se passait un jour de congé, tandis que M. Le Valois était à la promenade avec le reste de la Communauté.

A son retour, il rencontra à la porte le jeune homme qu'on disait obsédé, lequel lui dit : « Va, tu n'as qu'à monter à ta chambre, tu y trouveras quelque chose de beau. » M. Le Valois était bien sûr d'avoir exactement fermé la porte de sa chambre, dont il avait la clef. Il monte, et trouve la porte telle qu'il l'avait laissée. Il entre, et, cherchant ce qui pouvait donner lieu à ce qu'on venait de lui dire, il aperçoit le portrait de Montfort remis à sa place dans son entier, mais avec des lignes délicatement tracées, comme de légères cicatrices, dans les endroits où il avait été déchiré. Ce qui augmenta sa surprise, c'est que cette image exhalait une odeur très suave, comme si la chambre eût été embaumée de fleurs. Cette odeur se fit sentir pendant plusieurs heures. Les autres images déchirées n'avaient point été remises dans leur premier état. Ce fait étrange a été attesté par tous les directeurs du séminaire qui en furent les témoins.

Ce fut peu de temps après que M. Le Valois vint se joindre aux successeurs du Bienheureux de Montfort. En quittant la Communauté du Saint-Esprit, il alla dire adieu à sa famille et régler ses affaires domestiques. Ensuite il se rendit en Poitou, auprès des Pères Mulot et Vatel, occupés à donner une mission à Nueil-sous-Passavant. Il ne resta qu'un ou deux jours avec eux, alla faire une neuvaine au tombeau du Serviteur de Dieu, et retourna avec les missionnaires qui venaient de commencer les exercices d'une mission à Niort. Il y fut d'un grand secours par son assiduité au confessionnal et par les savantes conférences qu'il donna au

public. L'hôpital de Niort ayant besoin d'un prêtre plein d'intelligence, de zèle et de piété, pour faire disparaître différents abus qui s'y étaient glissés, on crut que personne ne pouvait mieux remplir cette importante mission. Il y demeura, pour cet effet, pendant plusieurs mois. Peu après, il fut nommé directeur spirituel des Filles de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, et il s'acquitta de cet emploi avec autant d'intelligence et de prudence que de piété et de zèle, pendant environ 26 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 14 juin 1747.

Dès son arrivée au séminaire du Saint-Esprit, le Bienheureux de Montfort fit connaître son projet à Messieurs les Directeurs. Non seulement ceux-ci l'approuvèrent entièrement, mais ils lui renouvelèrent la parole que leur pieux Instituteur lui avait déjà donnée, qu'ils coopéreraient, autant qu'il serait en leur pouvoir, à son œuvre si importante, en lui formant des sujets capables de la perpétuer. Ce fut là comme un traité d'alliance et d'association. En conséquence, l'homme de Dieu écrivit aussitôt en tête de sa Règle les paroles suivantes : « Il y a à Paris un séminaire (c'est celui du Saint-Esprit) où les jeunes ecclésiastiques qui ont vocation aux missions de la Compagnie de Marie, se disposent par la science et la vertu à y entrer. » Il ne s'en tint pas là ; mais, pour conserver le souvenir de cette heureuse et sainte association, il fit faire en bois une petite statue de la Sainte Vierge, haute d'environ un pied et demi. Elle avait un grand manteau dont les côtés étaient soulevés et recouvraient douze petites figures de prêtres, six à droite, et autant à gauche. Les yeux fixés sur cette bonne Mère, ils semblaient se féliciter d'être admis dans sa Compagnie.

Le saint missionnaire devait être au comble de la joie, à cause du bon accueil qu'il avait reçu au sémi-

naire du Saint-Esprit ; mais il trouva encore à Paris une autre consolation qui n'est pas du goût de tout le monde, celle d'être humilié et de souffrir pour Jésus-Christ. Quoiqu'il ne fit aucune œuvre d'éclat qui dût lui attirer des contradictions, il n'en fut pas moins en butte aux mépris et aux insultes. Il se vit repoussé par ses meilleurs amis d'autrefois, lesquels désapprouvaient hautement ceux qui, comme les directeurs du séminaire du Saint-Esprit, l'accueillaient avec bienveillance. Il était donc destiné à rencontrer toujours et partout des croix sur son chemin. Dès ses premières années, il avait entendu avec respect et amour ces paroles du divin Maître qui demeuraient gravées en lettres d'or dans le fond de son cœur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.* On sait combien furent nombreuses, on sait combien furent pesantes les croix qu'il eut à porter pendant toute sa vie. On sait aussi que ces croix furent toujours pour lui un sujet de gloire, et qu'il les accueillit constamment avec les plus grands sentiments de joie et de reconnaissance envers Dieu et les hommes. Il pouvait dire comme l'apôtre saint Paul : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !... Je surabonde de joie au milieu de toutes mes afflictions.... Je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour Jésus-Christ. »

Nous avons entendu plus d'une fois le Bienheureux de Montfort exprimer dans ses lettres ces mêmes sentiments de la manière la plus forte et la plus touchante ; nous allons l'entendre encore. Il entretenait toujours de pieuses et édifiantes relations avec sa sœur Louise, devenue religieuse du Saint-Sacrement. De temps en temps, il lui faisait part de ses humiliations et de ses souff-

frances, non pas sans doute pour s'en plaindre, mais pour s'en réjouir avec elle et pour l'encourager à porter avec résignation et patience les croix plus ou moins légères ou plus ou moins lourdes, que Dieu réserve toujours à ses plus chers amis. La Sœur Marie-Catherine de Saint-Bernard, ayant appris que son frère était à Paris, lui écrivit, en lui témoignant le désir de le voir. Voici l'admirable réponse que lui fit, le 15 août, le fidèle disciple du divin Crucifié :

« *Vive Jésus ! Vive sa Croix !* »

« Si vous saviez mes croix et mes humiliations par le menu, je doute si vous désireriez si ardemment me voir, car je ne suis jamais dans aucun pays, que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux ; aucun ne me peut soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre, et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde que je contredis, de la chair que je persécute. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laissent, ni à aucun des miens, aucun repos : toujours sur le qui-vive, toujours sur les épines, sur les cailloux piquants. Je suis comme une balle dans un jeu de paume : on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement ; c'est la destinée d'un pauvre pécheur ; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos, depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice. Cependant, ma chère sœur, bénissez-en Dieu pour moi, car je suis content et joyeux, au milieu de toutes mes souffrances, et je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus doux pour moi que la croix la plus amère, quand elle est trempée dans le sang de Jésus crucifié, et

dans le lait de sa divine Mère ; mais, outre cette joie intérieure, il y a grand profit à faire en portant les croix.

« Je voudrais que vous vissiez les miennes ; je n'ai jamais fait plus de conversions qu'après les interdits les plus sanglants et les plus injustes.

« Courage, ma très chère sœur, portons notre croix aux deux extrémités du royaume ; portez-la bien de votre côté, je tâcherai de la bien porter du mien, avec la grâce de Dieu, sans nous plaindre, sans murmurer, sans nous décharger, sans nous excuser, même sans pleurer comme de petits enfants qui verseraient des larmes et se plaindraient de ce qu'on leur donnerait cent livres d'or à porter, ou comme un laboureur qui se désespérerait de ce qu'on aurait couvert son champ de louis d'or pour le rendre plus riche. »

Pendant les deux mois que le Bienheureux passa dans la capitale, il ne resta point inactif. Il exerça particulièrement son zèle dans le séminaire du Saint-Esprit. On ne pourrait dire tout le bien qu'il y fit, soit par ses touchantes exhortations, soit par ses exemples de vertu. Tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient se trouvaient embaumés du parfum de sa piété, et se sentaient pénétrés d'un plus ardent amour de Dieu et d'une plus grande confiance en Marie. Le digne successeur de M. Desplaces ne parlait, depuis, de l'homme de Dieu qu'avec admiration, et il s'est plu à nous conserver quelque chose de ses pieuses instructions.

« Un jour, dit-il, il entretenait les jeunes séminaristes de cette divine sagesse, pour laquelle il avait un attrait tout particulier, attrait qu'il souhaitait ardemment communiquer à tous ceux qu'il en croyait susceptibles. Cet entretien fut comme une paraphrase de ces éloges magnifiques que Salomon donne à la sagesse ; mais en peignant cette sagesse, il eut bien soin de faire remarquer qu'il ne parlait pas

seulement de la sagesse qui fut donnée à Salomon, et beaucoup moins encore de celle des prudents du siècle, mais de la sagesse de l'Évangile, de cette sagesse que Jésus-Christ nous a enseignée par ses exemples et par ses paroles, sagesse qui consiste à s'appauvrir, à se mortifier, à se cacher, et, pour ainsi dire, à s'apetisser soi-même pour plaire à Dieu, à faire en tout temps et en toutes choses plus de cas de la pauvreté que des richesses, de la croix et des souffrances que des plaisirs et des satisfactions sensuelles de cette vie, des humiliations et des mépris que de la gloire et des grandeurs du siècle, sagesse si belle, qu'elle seule mérite tout notre amour, si délicieuse, qu'elle nous dédommage abondamment de tous les sacrifices que nous pouvons faire et de toutes les peines que nous pouvons nous donner pour l'acquérir, mais sagesse inconnue, méprisée, persécutée du monde et traitée par lui d'extravagance et de folie, parce qu'il ne peut concevoir que le bonheur et la gloire puissent jamais se trouver au milieu des croix et des humiliations. Après cette exposition, il nous fit tous mettre à genoux, pour demander ensemble à Dieu cette sagesse qu'il venait de décrire, et il le fit avec des paroles si pleines de feu et des pensées si sublimes, qu'il nous semblait à tous que c'était un ange et non pas un homme qui nous parlait.

« Une autre fois, il fit une exhortation sur le détachement et l'esprit de pauvreté qui convient à tous ceux qui embrassent l'état ecclésiastique, et qui protestent par là ne vouloir d'autre héritage que Dieu même ; il s'entendit beaucoup sur cette parole de saint Pierre au boiteux qui se tenait assis à la porte du temple : « *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne ; au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez.* » Imitez, dit-il, cette pauvreté des apôtres ; dépouillez-vous de tout comme eux ; ne tenez en rien à

la terre ; alors tout vous sera possible, parce que Jésus-Christ sera en vous, comme il était en eux. Peut-être ne ferez-vous pas comme eux des miracles dans l'ordre de la nature, parce qu'ils ne seraient point nécessaires ; mais vous ferez des prodiges de grâces ; les cœurs des hommes seront en vos mains, et vous les changerez à votre gré.

« Il parlait souvent de Marie, et surtout de la dévotion au saint Rosaire, de manière à l'inspirer à ceux qui l'entendaient. Il le faisait même quelquefois dans le temps des récréations ; et, une fois entre autres qu'il voulait montrer l'efficacité de cette prière, il lui échappa de dire que *jamais pécheur ne lui avait résisté, lorsqu'il lui avait mis la main sur le collet avec son Rosaire.* Ce sont là ses expressions.

Outre le bien considérable qu'il fit dans le séminaire du Saint-Esprit, le Bienheureux Serviteur de Dieu établit la dévotion du Rosaire en trois Communautés, et détermina plusieurs personnes, ecclésiastiques et laïques, à le réciter tout entier chaque jour. Il donna aussi au Couvent de l'*Ave Maria* une retraite qui produisit les fruits les plus abondants. Les pieuses religieuses de Sainte-Claire qui composaient cette Communauté avaient hésité d'abord à lui demander ce service, dans la crainte qu'accoutumé à faire retentir aux oreilles des pécheurs le tonnerre des vérités éternelles, et passionné comme il l'était pour la pratique de la pénitence, il n'eût à leur donner que des paroles terribles et des conseils d'une perfection désespérante. Elles furent bien délicieusement surprises de l'entendre expliquer les maximes crucifiantes de l'Évangile dans toute leur austérité, il est vrai, mais avec une sagesse de pensées et d'onction de paroles qui leur rappelait Notre-Seigneur lui-même invitant tous les hommes à porter son léger fardeau et son joug plein de douceur. Elles en

furent si satisfaites que, dans l'impossibilité de faire accepter autre chose au saint prêtre, elles lui offrirent, pour la Messe, un ornement qu'il pût porter sans peine dans le cours de ses missions. Elles y travaillèrent sans relâche, et le présent fut parfaitement du goût de celui à qui il était offert. L'homme de Dieu l'accepta de bon cœur et s'en servit tout le reste de sa vie.

Après cette retraite, il songea à quitter Paris ; mais Dieu voulut qu'avant son départ il laissât à la capitale une preuve frappante de la puissance merveilleuse qu'il lui avait confiée à cause de ses vertus. Un jour qu'il avait dit la Messe dans l'église des Dames du Saint-Sacrement, rue Cassette, et qu'il en sortait, une pauvre femme qui y avait assisté et qui avait été frappée de la dévotion singulière avec laquelle il célébrait toujours les saints mystères, vint à lui, tenant un jeune enfant dont la tête était toute rongée de teigne. Madame de Mailly, que Montfort avait instruite et convertie à La Rochelle, était alors présente. La femme, toute éplorée, dit au missionnaire qu'elle avait en vain employé tous les remèdes pour la guérison de cet enfant, mais qu'elle le priait instamment de s'intéresser pour elle auprès de Dieu, afin de l'obtenir. « Croyez-vous, lui dit alors le saint homme, que les ministres de Jésus-Christ aient le pouvoir de guérir, au nom de leur Maître, les différentes maladies et d'imposer les mains ? — Oui, Monsieur, répondit cette femme, je le crois, et suis persuadée que si vous demandez à Dieu la guérison de mon enfant, elle vous sera accordée. » Dans le moment, Montfort, mettant la main sur la tête de l'enfant, dit ces mots : « Que le Seigneur vous guérisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère ! » Aussitôt la teigne sécha, tomba, et l'enfant fut parfaitement guéri.

En retournant à La Rochelle, le Serviteur de Dieu passa par Poitiers, afin de s'occuper un instant de l'édifice inachevé, dont il avait jeté les fondements dans cette ville, il y avait déjà bien longtemps. Il pouvait penser que le temps avait effacé les préventions et adouci les haines excitées autrefois contre lui. Vain espoir ! A peine fut-il arrivé que ses ennemis recommencèrent leurs calomnies auprès de l'évêque, qui, cédant à l'orage, lui ordonna de quitter Poitiers dans les vingt-quatre heures. Montfort se retira le soir même, au petit ermitage que les Révérends Pères Capucins avaient hors de la ville. Mais ce temps si court, dont l'homme de Dieu put disposer, fut suffisant pour lui montrer quels fruits de bénédictions avaient été attachés à sa parole. Il put s'assurer qu'un grand nombre de ceux qu'il avait autrefois engendrés à Jésus-Christ étaient demeurés fidèles aux saintes résolutions qu'ils avaient prises et aux instructions salutaires qu'il leur avait données. Il les confirma dans leurs bons sentiments ; et l'exemple de patience et de douceur inaltérable qu'ils admiraient en lui leur apprit beaucoup mieux que le plus excellent discours n'eût pu faire, de quelle manière ils devaient porter leur croix à la suite de Jésus-Christ.

C'est probablement à cette époque qu'il faut fixer une guérison opérée par le Serviteur de Dieu sur la marquise de Bouillé et racontée par M. Blain, à la fin de ses mémoires. « Se trouvant à Poitiers, dit-il, et y apprenant que Madame de Bouillé était malade chez M. son père, il alla la visiter. C'était sa coutume d'aller voir les malades dans les lieux où il se trouvait. En entrant dans la maison, il se mit à genoux et se prosterna à son ordinaire devant un crucifix qu'il portait partout ; et, après l'avoir adoré, il s'approcha du lit de la malade qui était à l'extrémité et en délire. Après l'avoir regar-

dée à loisir d'un air riant et tranquille, il se mit à genoux au pied de son lit, où il demeura quelque temps en oraison ; alors la malade ouvrit les yeux et le vit, pour la première et dernière fois, prier pour elle ; ses prières ne furent pas vaines, non plus que la prédiction qu'il fit à Monsieur son père, à qui il dit, en souriant : « Monsieur, Madame votre fille ne mourra pas. » L'effet suivit ; la dame revint en santé en peu de temps, et la mort de Monsieur son époux, le marquis de Bouillé, qui eut lieu trois mois après, la laissa en liberté de se donner pleinement à Dieu, et de ne mettre aucune borne à sa perfection. Cela arriva quelque temps avant la mort de M. de Montfort, que son zèle brûlant avança ; car il était fort et robuste, et d'un si bon tempérament qu'il pouvait se permettre les plus longs jours, s'il ne les eût point abrégés par des travaux et des austerités qu'il avait peine à modérer. »

A l'époque de son dernier passage à Poitiers, ce qui causa au grand Serviteur de Dieu la joie la plus sensible, ce fut de retrouver la Sœur Marie-Louise de Jésus aussi fervente, plus fervente encore qu'il l'avait laissée. Cette admirable fille, par un trait de constance peut-être unique dans son genre, était, depuis dix années, demeurée seule avec la forme d'habit que l'homme de Dieu lui avait donnée ; et il y en avait sept ou huit qu'elle avait été privée de la consolation de le voir et de recevoir ses avis, sans cependant s'écarter en rien de la route qu'il lui avait tracée. C'était vraiment la preuve d'une vocation inébranlable.

Le Bienheureux de Montfort avertit la Sœur Marie-Louise qu'il allait lui choisir une compagne dans la personne de Mademoiselle Catherine Brunet. Celle-ci avait connu l'homme de Dieu pendant son premier séjour à Poitiers. Orpheline dès son enfance, elle avait été élevée par une sœur aînée, qui, dans la crainte que

son caractère enjoué ne l'entraînât dans une trop grande dissipation, l'avait recommandé au missionnaire. Montfort ne tarda pas à reconnaître sous cet extérieur jovial de brillantes qualités, une décision énergique, un grand amour de la croix, un profond mépris d'elle-même, et par là une aptitude céleste à mettre intrépidement la main aux œuvres difficiles.

S'arrêtant quelquefois à la maison des deux orphelines, il exhortait la plus jeune à se donner entièrement à Dieu. Pour rompre l'entretien, ou peut-être par suite de son enjouement, Catherine répondait aux exhortations du vénérable aumônier de l'hôpital, en chantant quelques chansons mondaines. Comme il l'en reprenait, elle ne faisait qu'en rire, et lui disait que l'air seul lui plaisait, et qu'elle chanterait aussi volontiers un cantique, s'il voulait en composer un sur le même air. Montfort acceptait le défi, et après quelques instants de réflexion, il lui dictait un cantique qui remplaçait la chanson profane. Il la reprenait aussi sur le plaisir qu'elle avait à porter et à sentir des fleurs ; enfin il sut prendre sur elle un tel ascendant qu'il la détermina à entrer dans la petite société de jeunes filles qu'il avait établie à l'hôpital. Pour éprouver son humilité et son obéissance, il lui donna pour emploi de guider la supérieure de cette société, qui était aveugle, quand elle voulait aller en ville, aux bénédictions du Saint-Sacrement, ou à quelques processions. Elle s'acquittait de son emploi avec joie et exactitude, sans perdre son ancienne gaité. « Mon Père, disait-elle à son pieux directeur, vous nous avez donné une supérieure aveugle. — Ma fille, répondait-il, c'est pour que vous ne considériez pas quelle supérieure Dieu vous donne et que vous ne lui obéissiez que par amour, sans avoir égard à ses talents et à ses défauts. »

Quelque temps après son retour à La Rochelle, le

Bienheureux écrivit à la Sœur Marie-Louise de Jésus de donner l'habit de la Sagesse à Mademoiselle Catherine Brunet, qui prit, à sa Profession, le nom de Sœur de la Conception.

### CHAPITRE III.

MISSION DE MAUZÉ. — MALADIE DU SERVITEUR DE DIEU. —

MISSION DU VANNEAU, AU DIOCÈSE DE SAINTES. — DIVERSES

MISSIONS NON LOIN DE LA ROCHELLE. — MISSION DE ROUSSAY, A L'EXTRÉMITÉ DU DIOCÈSE.

En se rendant de Poitiers à La Rochelle, le saint voyageur passa par Mauzé. Bien qu'épuisé par la fatigue d'une longue route et par ses mortifications continues, il convint avec le curé de cette grande et importante paroisse qu'il y commencerait une mission, le dimanche suivant. C'était vers la fin d'août 1713. Il poursuivit ensuite sa marche jusqu'à La Rochelle, où deux Jésuites du collège, les Pères Doye et Collusson, profitant du loisir que leur laissait le temps des vacances, s'offrirent à lui pour la mission qu'il allait faire. Le saint prêtre fut ravi d'avoir avec lui de tels coopérateurs si pleins de science et de piété. Dieu répandit ses bénédictions les plus abondantes sur les travaux des zélés missionnaires ; mais, au milieu des exercices, le Bienheureux fut atteint d'une maladie cruelle qui mit sa vie dans le plus grand danger. Lui seul n'en fut pas alarmé, et, pour consoler les compagnons de ses travaux, il leur disait, avec un air de contentement et de reconnaissance, « que tous les ans, dans ce même temps, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, il avait

coutume de recevoir de son bon Maître quelque portion de sa croix. »

La mission étant terminée, on transporta le malade à l'hôpital de La Rochelle. Il se trouva heureux d'être dans une maison destinée au service des pauvres ; pourtant il éprouva quelque peine de s'y voir l'objet de soins particuliers. Ni la longueur de la maladie, ni les ardeurs d'une fièvre continue causée par un abcès considérable, ni les opérations cruelles qu'on lui faisait régulièrement, deux fois par jour, rien ne put jamais altérer la paix de son cœur, ni arracher de sa bouche la moindre plainte. Peu accoutumés à une telle patience, les médecins eux-mêmes étaient dans l'admiration de voir un homme en proie à de si grands maux les supporter avec tant de joie. Ils assuraient que jamais ils n'avaient rien vu de semblable. « De cent hommes, dit l'un d'entre eux, de cent hommes qui auraient eu le même mal, il n'en serait pas échappé un seul. Lorsqu'on le sondait, ce qui arrivait deux fois le jour, il ne donnait aucune marque qu'il sentait le mal, et ne poussait pas même le moindre soupir. Bien loin de prononcer des paroles de plainte, il nous encourageait à ne pas l'épargner, nous assurant qu'il se souviendrait de nous dans ses prières. Il riait avec nous, comme s'il eût ressenti le plus grand plaisir du monde, et, lorsque la sonde touchait son mal, il chantait le cantique :

Vive Jésus ! vive sa croix !

N'est-il pas bien juste qu'on l'aime ? »

Enfin, après deux mois de souffrances terribles et de patience admirable, Dieu lui rendit la santé. Dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, le premier usage qu'il en fit fut de donner à Courçon d'abord, puis

à l'hôpital de La Rochelle, l'exercice de la préparation à la mort, exercice qu'il donnait souvent dans les lieux où, quelque temps auparavant, il avait fait la mission.

Après avoir ainsi essayé ses forces, l'intrépide apôtre, pensant qu'il devait dépenser sa vie pour le troupeau de Jésus-Christ, se rendit, vers le commencement de mars 1714, au Vanneau, paroisse du diocèse de Saintes, pour y prêcher une mission. Le curé avait obtenu de son évêque tous les pouvoirs nécessaires tant pour le Bienheureux de Montfort que pour les autres prêtres qui travailleraient avec lui. Les exercices étaient suivis avec le plus grand zèle, lorsque le démon, jaloux du bien que la mission allait produire, essaya de la traverser ou plutôt de la détruire entièrement. On se servit des moyens qui avaient déjà réussi ailleurs, pour noircir la réputation du missionnaire ; on fit entendre à l'évêque que Montfort était un imposteur, un extravagant, un hypocrite, qui faisait plus de mal que de bien partout où il passait. Aussitôt le prélat lui fit annoncer qu'il lui retirait, ainsi qu'aux prêtres qui étaient avec lui, tous les pouvoirs qu'il leur avait donnés. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Serviteur de Dieu, pour ses compagnons, et pour le digne curé du Vanneau. Celui-ci partit à l'instant pour Saintes, et parvint heureusement à tirer l'évêque de son erreur. Tous les pouvoirs furent rendus aux ouvriers apostoliques, qui furent consolés par les conversions les plus frappantes et les plus extraordinaires.

En 1846, nous donnions nous-même une mission à Cours, près Champdeniers, dans le diocèse de Poitiers. Le curé de la paroisse avait chez lui son digne père, âgé de 86 ans. Ce bon vieillard nous disait que dans sa jeunesse son père lui avait souvent parlé du Père de Montfort qu'il avait connu à la mission du Vanneau.

sa paroisse natale. « La mission allait très bien, nous disait le vieillard, tout le monde était content ; mais des gens, qui n'étaient pas de la paroisse et qui en voulaient aux bons missionnaires, allèrent dire toutes sortes de choses à Mgr l'évêque pour les faire chasser du diocèse. Mgr l'évêque eut le malheur de croire tout ce qu'on lui avait rapporté, et les missionnaires étaient sur le point de s'en aller, sans finir la mission, lorsque M. le curé du Vanneau fit le voyage de Saintes pour parler à l'évêque ; il fit ce voyage si vite, si vite, qu'on disait que le bon Dieu lui avait donné des ailes. Tout s'arrangea comme on le désirait, et les missionnaires restèrent pour continuer la mission. » Voilà à peu près ce que nous disait le respectable vieillard, d'après ce que lui avait raconté son père, qui avait eu le bonheur de voir et d'entendre le saint missionnaire. Ce récit était bien conforme à l'histoire.

De retour à La Rochelle, après la mission du Vanneau, l'infatigable apôtre de Jésus-Christ donna plusieurs autres missions dans ce diocèse. Les principales furent celles de Saint-Christophe, de Vérines, de Saint-Médard et du Gué-d'Alléré. Le premier historien de Montfort nomme plusieurs autres lieux évangélisés par lui : Saint-Sauveur, Nuaillé, La Jarrie, Croix-Chapeau, Marennes, et l'île d'Oleron. Nous n'avons aucun détail sur ces missions. L'Esprit-Saint, qui parlait par sa bouche et qui agissait par lui, se plaisait à faire éclater par son ministère les richesses de sa grâce, et à exercer l'empire souverain qu'il a sur les cœurs même les plus rebelles.

Cependant le Serviteur de Dieu se détermina à faire un long voyage dont les mémoires contemporains ne nous disent pas le motif ; peut-être l'entreprenait-il uniquement pour conférer avec M. Blain, son ancien

ami, dans l'espoir de profiter de ses conseils pour l'établissement de sa Compagnie de missionnaires ; peut-être même voulait-il l'engager à entrer dans cette Compagnie. Quoi qu'il en soit, il partit de La Rochelle dans le courant du mois de juin 1714, pour se rendre à Rouen, où habitait M. Blain.

Son zèle ne lui permettait pas de faire un si long voyage sans annoncer la parole de Dieu, s'il en trouvait l'occasion. Cette occasion favorable se rencontra tout d'abord à Roussay, où il passa, en se rendant à Nantes. M. Griffon, chanoine régulier, curé de cette paroisse, située à l'extrémité du diocèse de La Rochelle, connaissait personnellement le saint missionnaire qu'il avait vu à la Séguinière. Il le pria instamment de donner une mission à sa paroisse qui en avait grand besoin. L'homme de Dieu y consentit ; et il eut la consolation de voir disparaître les désordres qui régnaient dans cette localité, malgré tous les soins et les efforts du digne pasteur. L'ivrognerie surtout y faisait de grands ravages.

Dans cette mission, le Bienheureux eut l'occasion de faire briller les deux vertus qui, chez lui, se faisaient ressortir par leur contraste, la fermeté et la douceur. A la porte de l'église se trouvait un cabaret, rendez-vous habituel de tous les buveurs de profession. Les habitués ne manquèrent pas de s'y rendre pendant les pieux exercices qui appelaient les fidèles à l'église, afin d'injurier ceux-ci à leur passage et de les troubler dans leur dévotion par leurs moqueries, par leurs jurements et par leurs chansons obscènes. Le bruit redoublait pendant le sermon ; on était si heureux de troubler le prédicateur lui-même ! Un jour que la prédication avait été accompagnée de tout ce tapage infernal, Montfort, en descendant de chaire, se dirige seul vers le cabaret mal famé, et parle aux libertins avec une fermeté qui

les atterre ; mais comme la force seule est persuasive pour les âmes grossières, le vigoureux prédicateur culbute les tables et ordonne aux tapageurs de sortir sur-le-champ. La plupart obéissent ; mais deux d'entre eux, plus opiniâtres que les autres, semblent vouloir résister ; alors il les prend par la main, les conduit à la porte et leur dit d'un ton menaçant qu'il leur arrivera pire s'ils osent revenir. Après ce coup de vigueur, le cabaret resta vide pendant les sermons ; les buveurs vinrent avec les autres entendre l'homme qui seul avait eu le courage de les braver.

Dans une autre occasion, où il n'y avait nul péril, Montfort n'employa que la douceur et l'humilité. Pendant un de ses sermons, un forcené se mit à l'attaquer et à le charger d'injures. Les assistants voulaient lui imposer silence, et le faire sortir de l'église ; mais ils ne pouvaient en venir à bout. Le missionnaire lui-même, forcé d'interrompre son discours, emploie les prières pour l'engager à se taire ; mais c'est en vain : cet homme n'en est que plus animé à l'accabler de toutes sortes d'outrages. Que faire ? le prédicateur descend de chaire, perce la foule, va droit à ce forcené, et, se jetant à ses pieds, qu'il baigne de ses larmes, il lui parle avec tant de douceur et de tendresse, qu'il calme entièrement sa fureur ; puis il remonte en chaire et continue son sermon. Tout son auditoire fondait en larmes, également touché des vérités qu'il annonçait et du grand exemple qu'il venait de donner.

La mission de Roussay faillit se terminer par un accident terrible ; mais l'homme de Dieu était là pour détourner le malheur par sa prière. Une haute et lourde croix devait être plantée sur un emplacement qui n'était pas considérable, et qui se trouvait encombré par la foule accourue de toutes parts. Pendant la cérémonie, les uns chantaient des cantiques, les autres récitaient

le chapelet, à deux chœurs, avec beaucoup de piété. Tout à coup la croix qui s'élevait tombe du côté où le peuple est le plus entassé. Sa chute devait naturellement écraser plusieurs personnes ; il n'en fut rien. Le saint missionnaire, qui seul était demeuré calme au milieu de l'épouvante générale, prit de là occasion d'exhorter le peuple à une grande dévotion à la Sainte Vierge, qui venait de montrer sa puissante protection.

Il n'avait pas attendu la fin de la mission pour témoigner sa tendre piété envers l'auguste Mère de Dieu et pour porter les habitants de Roussay à recourir à elle. Il restaura une chapelle en ruines, jadis consacrée à son culte, et établit la récitation du Rosaire. Cette pratique gagna bientôt les paroisses voisines, dont les habitants avaient assisté à la mission. Cinquante ans après, en 1764, le curé de la Chapelle-du-Genet écrivait aux missionnaires de Saint-Laurent : « Il y a environ cinquante ans, quelques bonnes âmes de ma paroisse ayant assisté à la mission que le Père de Montfort faisait à Roussay, commencèrent à réciter le chapelet, tous les dimanches et fêtes gardées, trois fois chaque jour, ce qui faisait le Rosaire. Cette pratique s'est toujours soutenue depuis ce temps-là dans mon église, avec l'édification et le concours des fidèles ; depuis quelques années, on y ajoute la pratique de réciter tous les soirs le chapelet. » Ce qui se faisait autrefois se fait encore aujourd'hui dans une foule de paroisses de nos religieuses contrées qui ont été évangélisées par le Bienheureux de Montfort et par ses enfants. Ceux-ci n'ont point cessé, à l'exemple de leur saint fondateur, de prêcher le saint Rosaire et de répandre autant qu'ils l'ont pu cette pieuse dévotion.

D'après une tradition populaire qui paraît respectable, le dévot Serviteur de Marie aurait eu l'insigne bon-

heur de recevoir plusieurs visites de l'auguste Mère de Dieu, pendant la mission de Roussay. On parle de deux apparitions dont aurait été témoin un homme digne de foi. Le souvenir du saint missionnaire est toujours très vivant dans cette paroisse, où l'on conserve avec un religieux respect divers objets qui lui ont appartenu ou qui étaient à son usage, entre autres une statue de la Sainte Vierge et un vase de terre dont il se servait pour ses repas.

#### CHAPITRE IV.

LE BIENHEUREUX DE MONTFORT PASSE QUELQUES JOURS A NANTES. — IL RESTE PLUS LONGTEMPS A RENNES. — SA LETTRE AUX AMIS DE LA CROIX. — M. DORVILLE. — L'ÉVÊQUE D'AVRANCHES REFUSE AU MISSIONNAIRE LA PERMISSION DE DIRE LA SAINTE MESSE DANS SON DIOCÈSE, LE JOUR DE L'ASSOMPTION. — MISSION DE SAINT-LÔ. — ARRIVÉE DE MONTFORT A ROUEN.

Dès que la mission de Roussay fut terminée, le Bienheureux de Montfort s'achemina vers Nantes, où il ne resta que peu de jours qui furent employés à pourvoir au bien des incurables logés dans sa petite maison de la Providence, et à ranimer dans la ferveur les personnes qu'il avait autrefois converties ou engagées dans la voie de la perfection. Il s'occupa d'une manière particulière de son association des Amis de la Croix établie par lui dans la paroisse de Saint-Similien.

Une tromperie, dont il fut la dupe dans cette ville, prouve que les pauvres eux-mêmes peuvent être volés et que les personnes les plus éclairées ne sont pas à l'abri de toute surprise. Comme il se disposait à partir pour Rennes, un jeune homme, qui portait sur le visage un air de candeur, se présenta à lui dans le plus pauvre état, pour lui demander quelque secours, en lui faisant le récit de ses misères. Montfort en fut touché,

et il lui dit que, s'il voulait le suivre, il tâcherait de lui être utile. Le jeune homme y consentit, et fit au saint homme les plus belles promesses. Ils arrivèrent ensemble à Rennes. Comme le missionnaire se proposait d'y rester trois semaines, son jeune compagnon lui demanda la permission d'aller voir ses parents à Tréguier. Cette permission fut aisément accordée ; et comme la route était longue, le missionnaire lui offrit un petit mulet qui lui servait à porter quelques livres, ses étendards et d'autres bagages. Le jeune homme, parti avec la monture, ne revint plus.

Trois mois après son retour de Rouen, Montfort, étant encore à Rennes, racontait à quelqu'un son aventure, lorsqu'il crut reconnaître sa bête, qu'un voiturier conduisait. Il questionna cet homme, et il put s'assurer que c'était le même mulet que le jeune voleur avait vendu, à son arrivée dans son pays. Le missionnaire engagea l'homme riche et charitable qui était avec lui à donner 25 livres au voiturier, et il reprit son bien.

En passant à Rennes, le Serviteur de Dieu éprouva une peine bien sensible, car il ne put obtenir la permission d'exercer publiquement le ministère de la parole. Pour s'en consoler et profiter de son loisir, il fit une retraite de huit ou dix jours. La Croix fut le principal objet de ses réflexions ; et, tout plein des grandes pensées qu'il avait puisées dans ces méditations profondes, il écrivit aux *Amis de la Croix* une admirable lettre dont nous citerons ici quelques passages qui feront juger du reste.

« Aujourd'hui, dernier jour de ma retraite, je sors, pour ainsi dire, de l'attrait de mon intérieur, afin de former sur ce papier quelques légers traits de la Croix, pour en percer vos bons cœurs. Plût à Dieu qu'il ne fallût, pour les aiguïser, que le sang de mes veines, au lieu de l'encre de ma plume ! Mais hélas ! quand il serait

nécessaire, il est trop criminel. Que l'Esprit donc du Dieu vivant soit comme la vie, la force et la teneur de cette lettre ; que son onction soit comme l'encre de mon écritoire ; que la divine Croix soit ma plume, et que votre cœur soit mon papier !

« Vous êtes unis ensemble, Amis de la Croix, comme autant de soldats crucifiés pour combattre le monde, non en fuyant comme les religieux et religieuses, de peur d'être vaincus, mais comme de vaillants et braves guerriers sur le champ de bataille, sans lâcher le pied et sans tourner le dos. Courage ! Combattez vaillamment. Unissez-vous fortement de l'union des esprits et des cœurs, infiniment plus forte et plus terrible au monde et à l'enfer que ne le sont aux ennemis de l'Etat les forces extérieures d'un royaume bien uni. Les démons s'unissent pour vous perdre, unissez-vous pour les terrasser ; les avares s'unissent pour trafiquer et gagner de l'or et de l'argent, unissez vos travaux pour conquérir les trésors de l'éternité renfermés dans la Croix ; les libertins s'unissent pour se divertir ; unissez-vous pour souffrir. Vous vous appelez *Amis de la Croix*. Que ce nom est grand ! Je vous avoue que j'en suis charmé et ébloui. Il est plus brillant que le soleil, plus élevé que les cieux, plus glorieux et plus pompeux que les titres les plus magnifiques des rois et des empereurs ; c'est le grand nom de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble ; c'est le nom sans équivoque d'un chrétien. Mais si je suis ravi de son éclat, je ne suis pas moins épouvanté de son poids. Que d'obligations indispensables et difficiles renfermées en ce nom ! »

Le grand Serviteur de Dieu fait connaître ensuite ce que c'est qu'un véritable Ami de la Croix. « Un Ami de la Croix, dit-il, est un homme choisi de Dieu entre dix mille, qui vivent selon les sens et la seule raison, pour être un homme tout divin, élevé au-dessus de la

raison, et tout opposé aux sens, par une vie et une lumière de pure foi, et un amour ardent pour la Croix. Un Ami de la Croix est un roi tout-puissant et un héros triomphant du démon, du monde et de la chair dans leurs trois concupiscences... Un Ami de la Croix est un homme saint et séparé de tout le visible, dont le cœur est élevé au-dessus de tout ce qui est caduc et périssable, et dont la conversation est dans les cieux ; qui passe sur la terre comme un étranger et un pèlerin, et qui, sans y donner son cœur, la regarde de l'œil gauche avec indifférence, et la foule de ses pieds avec mépris. Un Ami de la Croix est une illustre conquête de Jésus-Christ crucifié sur le Calvaire, en union de sa sainte Mère...; tenant de son extraction sanglante, il ne respire que croix, que sang et que mort au monde, à la chair et au péché, pour être tout caché ici-bas avec Jésus-Christ en Dieu. Enfin un parfait Ami de la Croix est un vrai porte-Christ, ou plutôt un Jésus-Christ, en sorte qu'il peut dire avec vérité : « Je vis ; non, je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi. »

Après avoir demandé aux Amis de la Croix si par leur conduite ils sont dignes de ce nom, ou si du moins ils ont l'intention de s'en rendre dignes, il leur parle des deux partis qui se présentent tous les jours devant eux : le parti de Jésus-Christ et le parti du monde. Il montre le parti de Jésus-Christ à droite, montant dans un chemin étroit et rétréci plus que jamais par la corruption du monde. « Ce bon Maître y est en tête, marchant les pieds nus, la tête couronnée d'épines, le corps tout ensanglanté et chargé d'une lourde croix. » A gauche est le parti du monde, ou du démon qui en est le prince. « Il marche par des chemins plus élargis que jamais par la multitude qui y passe comme des torrents ; ces chemins sont jonchés de fleurs, bordés de plaisirs et de jeux, couverts d'or et d'argent. »

Le saint missionnaire met dans la bouche de Jésus-Christ les plus touchantes paroles, qui ne peuvent manquer de faire une salutaire impression sur le chrétien qui conserve encore la foi dans son cœur. « Voilà que quasi tout le monde m'abandonne dans le chemin royal de la Croix ; les idolâtres aveugles se moquent de ma Croix, comme d'une folie ; les Juifs obstinés s'en scandalisent, comme d'un objet d'horreur ; les hérétiques la brisent et l'abattent comme une chose digne de mépris ; mais ce que je ne puis dire que les larmes aux yeux et le cœur percé de douleur : mes enfants que j'ai élevés dans mon sein et que j'ai instruits à mon école, mes membres que j'ai animés de mon esprit, m'ont abandonné et méprisé, en devenant les ennemis de ma Croix. *Numquid et vos vultis abire ?* Ne voulez-vous point, aussi vous, m'abandonner, en fuyant ma Croix, comme les mondains qui sont en cela autant d'antichrists, *antichristi multi* ? Voulez-vous, afin de vous conformer à ce siècle présent, mépriser la pauvreté de ma Croix, pour courir après les richesses ; éviter la douleur de ma Croix, pour rechercher les plaisirs ; haïr les humiliations de ma Croix, pour ambitionner les honneurs ? J'ai beaucoup d'amis en apparence, qui protestent qu'ils m'aiment et qui dans le fond me haïssent parce qu'ils n'aiment pas ma Croix ; beaucoup d'amis de ma table et très peu de ma Croix. »

Montfort fait suivre ces paroles d'une pieuse et éloquente explication de ces autres paroles que Jésus-Christ fait entendre dans son Evangile : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » Il montre en effet que toute la perfection chrétienne consiste : 1° à vouloir devenir un saint : « Si quelqu'un veut venir à moi » ; 2° à s'abstenir : « Qu'il renonce à lui-même » ; 3° à souffrir : « Qu'il porte sa croix » ; 4° à agir : « Et qu'il me suive. »

Cette lettre incomparable mérite d'être lue dans son entier ; c'est partout la même énergie de style, la même éloquence, le même feu, la même sublimité de sentiments, le même enseignement solide.

Un homme si plein de Dieu ne pouvait manquer de faire du bien dans tous les lieux où le Saint-Esprit le conduisait. Il en fit beaucoup à Rennes. On ne lui permettait pas de monter dans les chaires de la ville, pour répandre dans les âmes le feu de l'amour divin dont son cœur était embrasé ; mais on ne pouvait l'empêcher de communiquer les pieux sentiments qui l'animaient à ceux qui avaient avec lui des relations particulières. Il eût été aussi facile d'empêcher le soleil d'éclairer et le feu de brûler. Ce qui lui arriva par rapport à M. Dorville, subdélégué de l'Intendant de Bretagne, mérite d'avoir ici sa place.

Montfort alla, un jour, chez lui pour y voir le marquis de Magnane, son ami, pendant sa vie, le grand protecteur de ses œuvres, après sa mort. Le marquis le conduisit dans le jardin, afin de s'entretenir plus librement avec lui de quelques affaires de conscience. Ils n'y restèrent pas longtemps seuls. Toutes les personnes de la maison, ayant appris l'arrivée du saint prêtre, allèrent le trouver au jardin, à l'exception de M. Dorville. Pendant plus d'une heure, elles recueillirent avec bonheur les paroles de piété qui tombaient de ses lèvres. La dame de la maison s'avisa alors de demander au missionnaire s'il avait dîné. Sur sa réponse négative, elle le fit servir, et M. Dorville crut de son devoir de lui tenir compagnie. L'homme de Dieu, qui sans doute avait encore l'esprit tout rempli de ce qu'il venait de dire, commença par lui demander s'il était « bien dévot à la Sainte Vierge » ; puis, plaçant sur la table une petite statue qu'il portait toujours, il remercia sa bonne Mère d'avoir donné à ses serviteurs l'idée de le nourrir, et la

pria de verser ses bénédictions sur cette maison hospitalière. M. Dorville ne savait que penser de ce début étrange ; mais, après quelques instants d'entretien, les paroles enflammées du saint prêtre furent une lumière pour son âme. Il se trouva changé en un autre homme ; il promit de réciter tous les jours son Rosaire, et pria Montfort de le guider dans la voie de la perfection.

En quittant Rennes, le Serviteur de Dieu prit la route d'Avranches, où il arriva un peu tard, la veille de l'Assomption. Le lendemain matin, il se présenta chez l'évêque pour lui offrir ses services et lui demander la permission de dire la Messe. Malgré les attestations des évêques de Nantes et de La Rochelle, il fut très mal reçu, n'obtint permission ni de prêcher, ni de dire la Messe, et n'entendit que cette dure réponse : « Le seul service que je vous demande pour mon diocèse, c'est de le quitter au plus tôt. » L'évêque avait-il été indisposé par des calomnies ? Craignait-il d'être encore trompé, comme il l'avait été tout récemment par deux faux Religieux ? Quoi qu'il en soit, l'homme de Dieu se garda bien de faire entendre la moindre plainte. Il sortit du palais épiscopal avec la même tranquillité qu'il y était entré. Une humiliation était pour lui une bonne fortune ; son unique chagrin eût été de ne pas dire la sainte Messe dans un jour aussi solennel que celui de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Homme de ressources, il trouva moyen de se tirer d'embarras : prenant un cheval de poste, pour la première fois de sa vie, il partit aussitôt, et arriva, avant midi, à Villedieu, paroisse du diocèse de Coutances. Son équipage ne prévenait pas en sa faveur ; mais, touché de ses instances, et des preuves de science et de piété qui éclataient dans ses entretiens, le curé lui permit de satisfaire sa dévotion, et le pria même de prêcher ses paroissiens. Le court espace de temps qu'il resta dans cette paroisse

lui suffit pour faire du bien à plusieurs personnes, et établir la pratique du saint Rosaire.

Le pieux voyageur partit alors pour Saint-Lô, accompagné du Frère Nicolas. Tousses pas devaient être semés de croix. Après cinq lieues de marche, il arriva fort tard dans un village, et se présenta dans une auberge, où on ne voulut pas le recevoir. Il se vit donc obligé de passer la nuit dehors avec son compagnon. Ayant aperçu, sur le bord du chemin, un poteau surmonté d'une main tenant une petite croix, il alla s'asseoir sur la pierre qui servait de piédestal à ce poteau. Au lieu de dormir, il se mit à composer un cantique sur cette main qui portait la croix, heureux d'exprimer dans ses vers et dans ses chants les pieux sentiments dont son âme était pénétrée.

Le lendemain, il se rendit à Saint-Lô, à deux lieues environ du village où il s'était arrêté. Sa première visite fut à la Communauté du Bon-Sauveur, que Madame du Manoir avait fondée peu de temps auparavant, et qu'elle gouvernait alors en qualité de supérieure. Il y établit la dévotion du Rosaire et l'usage des cantiques spirituels, surtout parmi les pensionnaires. Il rencontra dans cette sainte maison un jeune vicaire, nommé M. Le François, qui était déjà plein de vénération pour lui, parce qu'il en avait entendu parler de la manière la plus favorable par l'un de ses oncles, recteur dans une paroisse de la Bretagne. Le jeune prêtre s'attacha étroitement au missionnaire, et, en retirant de sa compagnie de grands avantages pour lui-même, il lui fut aussi d'un grand secours pour toutes ses bonnes œuvres.

Il le conduisit tout d'abord à l'hôpital. Là, sur la demande de l'aumônier, M. de Langles, l'homme de Dieu convint de donner aux pauvres une retraite qui ne tarda pas à se changer en mission pour toute la ville.

On y accourut de toutes parts. Jamais peut-être sa parole n'avait été aussi véhémement et aussi persuasive. On ne se lassait pas de l'entendre. Aussi des personnes de tout état, des ecclésiastiques et des religieux, se disaient avec étonnement : « Quel est donc cet étranger qui vient d'arriver dans notre ville, son bâton à la main, et qui se fait suivre avec tant d'empressement ? » Jamais non plus ses connaissances ecclésiastiques et sa science théologique ne se sont révélées avec autant d'éclat que dans cette mission.

Il entreprit de faire des conférences, dans lesquelles il devait répondre à toutes les difficultés que lui proposeraient ses auditeurs. La nouveauté de l'exercice, un peu de jalousie contre ses triomphes oratoires, peut-être aussi un peu d'animosité contre ses idées, que les prudents de l'époque traitaient d'ultra-catholiques, amenèrent à ces conférences un grand nombre de savants théologiens, séculiers ou religieux, qui employèrent toutes leurs ressources et toute leur science pour l'embarrasser, mais qui ne purent jamais y réussir. De son côté, il employait une autre ressource que celle de la prédication pour gagner les âmes à Jésus-Christ : c'était celle de la prière et de la pénitence. Dieu seul a pu connaître la ferveur de ses oraisons et la violence de ses mortifications. Malgré ses fatigues et ses récentes maladies, ses jeûnes étaient continuels, et ses austérités aussi rigoureuses que jamais. On le surprit une fois à genoux devant un crucifix, les épaules nues, tandis que le Frère Nicolas lui donnait de grands coups de discipline. Comme on faisait à ce Frère des reproches sur sa conduite, il répondit que c'était pour lui-même un exercice bien pénible, mais que ce n'était qu'à condition de lui rendre ce service que son maître le gardait avec lui. Le saint missionnaire se préparait presque toujours à monter en chaire, en prenant la discipline. A

ses amis qui l'en blâmaient, il répondait gaiement, comme nous l'avons déjà dit, que *le coq chante mieux quand il s'est battu les flancs*.

A Saint-Lô, comme partout ailleurs, l'homme de Dieu ne pouvait manquer de rencontrer quelques épreuves. La mission n'était pas à la seconde semaine que l'évêque de Coutances, trompé par des calomnieurs, lui retira brusquement les pouvoirs qu'il lui avait donnés. Montfort partit immédiatement pour Coutances avec M. de Langles, et n'eut point de peine à faire revenir l'évêque sur sa décision.

Il termina les exercices de la mission par la plantation d'une croix ; elle fut placée hors de la ville, sur une éminence qui domine la rivière. Longtemps on conserva l'usage d'y aller en procession, surtout le jour du Vendredi-Saint. Il établit aussi la dévotion du saint Rosaire. Voici ce qu'écrivait, en 1755, M. Le François, ce jeune vicaire dont nous avons parlé, qui devint plus tard curé de Saint-Lô : « Il me serait impossible d'exprimer tout le bien que M. de Montfort fit à Saint-Lô, les conversions qu'il y opéra, et les actes héroïques de vertus qu'il y pratiqua, et dont j'ai moi-même été témoin. Il sut si bien recommander la piété, que quantité de personnes, qui vivent encore très saintement, sont le fruit toujours subsistant de ses prédications. Il y prêcha si bien la dévotion du Rosaire, que l'usage de le réciter publiquement s'est toujours conservé depuis. »

Le Bienheureux Louis de Montfort, voyant que le temps qu'il s'était assigné pour son voyage était sur le point de finir, se hâta de quitter Saint-Lô, dès que la mission fut terminée, pour prendre la route de Rouen, afin d'y visiter M. Blain qu'il avait engagé à venir le voir à Saint-Lô, mais qui s'était trouvé dans l'impossibilité de satisfaire à sa demande. En passant à Caen, le saint voyageur y rencontra Mgr l'évêque de Bayeux, qui l'in-

vita à travailler dans son diocèse ; mais il se contenta de donner quelques sermons dans la ville, car il avait hâte de se rendre au terme de son voyage. Il arriva à Rouen vers midi, ayant fait, le matin, six lieues à pied, à jeûn et chargé d'instruments de pénitence.

## CHAPITRE V.

ENTREVUE DU B. DE MONTFORT ET DE M. BLAIN RACONTÉE PAR CELUI-CI. — DÉPART DE ROUEN. — ARRIVÉE A NANTES. — LE SERVITEUR DE DIEU VA A PONTCHATEAU CHERCHER LES STATUES DE SON CALVAIRE. — IL SE REND A RENNES, A LA SOLLICITATION DE M. DORVILLE. — SON RETOUR A LA ROCHELLE.

On doit penser que ce fut une grande joie pour Montfort et son ami de se revoir, après une séparation de douze années. Que de choses ils avaient à se dire ! Le missionnaire, qui était plein de confiance en M. Blain, était heureux de le consulter sur ses projets ; peut-être même espérait-il l'entraîner avec lui dans les missions. M. Blain, à son tour, qui était toujours plein d'estime et d'affection pour le missionnaire, était heureux sans doute de lui dire ce qu'il avait appris sur son compte, et de lui donner les avis qu'il croyait nécessaires pour mettre fin aux humiliations et aux épreuves qui lui venaient de toutes parts.

M. Blain a laissé, dans des pages du plus haut intérêt, la relation de l'entrevue qu'il eut avec le Bienheureux Serviteur de Dieu. Nous ne pouvons rien faire de mieux que de citer les paroles mêmes de ce prêtre si judicieux, qui ne cacha point sa pensée à son ami, et qui en reçut les réponses les plus admirables.

« Je commençai, dit-il, par lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire ou entendu dire contre sa conduite et ses manières. Je lui demandai quel était son dessein, s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait ; qu'une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence, était pour les apôtres, pour des hommes d'une force, d'une grâce et d'une vertu rares, pour des hommes extraordinaires, pour lui qui en avait l'attrait et la grâce, mais non pas pour le commun, qui ne pouvait atteindre si haut, et que ce serait témérité de le tenter ; que s'il voulait s'associer dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait ou rabattre de la rigueur de sa vie et de la sublimité de ses pratiques de perfection, pour condescendre à leur faiblesse, ou les faire élever à sa hauteur par l'infusion de la grâce. Pour réponse, il me montra son Nouveau Testament, et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne, et à celle de ses apôtres, qu'une vie pauvre, mortifiée et fondée sur l'abandon à la Providence ; qu'il n'avait point d'autres vues que de la suivre, et d'autre dessein que d'y persévérer ; que si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques dans ce genre de vie, il en serait ravi ; mais que c'était l'affaire de Dieu, et non la sienne ; que pour ce qui le regardait, il n'avait point d'autre parti à prendre que de suivre l'Evangile, et de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples. Que pouvez-vous dire contre ? ajouta-t-il ; fais-je mal ? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie moins épineuse, et je l'approuve ; car, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui ; je les laisse marcher dans la leur, laissez-moi marcher dans la mienne, d'autant plus que vous ne pouvez lui disputer ses avantages ; elle est

celle que Jésus-Christ a enseignée par son exemple et par ses conseils ; elle est par conséquent la plus courte, la plus sûre et la plus parfaite, pour aller à lui. M'ayant ainsi fermé la bouche sur ce point, il ne tarda pas à me la fermer sur celui qui suit. Mais où trouvez-vous, lui dis-je, dans l'Evangile, des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout, parce que vos singularités les attirent ; vous feriez beaucoup plus de bien, et vous trouveriez beaucoup d'aides dans vos travaux, si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire, et de ne point fournir aux libertins et aux mondains des armes contre vous et contre le succès de votre ministère. Alors je lui nommai des personnes d'une sagesse consommée. Voilà, dis-je, des modèles de conduite, sur lesquels vous devriez vous mouler : ils ne font point parler d'eux, et vous ne feriez point tant parler de vous, si vous les imitez. Il me répondit que s'il avait des manières singulières, c'était bien contre son intention ; que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles ; qu'au reste, il fallait s'expliquer sur ce qu'on appelle manières extraordinaires ; que si on entendait par là des actions de zèle, de charité, de mortification et d'autres pratiques de vertus héroïques et peu communes, il s'estimait heureux d'être en ce sens singulier, et que, si ce genre de singularité est un défaut, c'est le défaut de tous les saints ; qu'après tout, on acquérait à peu de frais, dans le monde, le titre de singulier ; qu'on était sûr de cette dénomination, pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude ; que c'était une nécessité d'être singulier dans le monde, si on veut se séparer de la multitude des réprouvés ;

que le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place, ou se singulariser avec eux, c'est-à-dire mener une vie fort opposée à celle de la multitude.

« Il ajouta qu'il y avait différentes espèces de sagesse, comme il y en avait différents degrés ; qu'autre était la sagesse d'une personne de Communauté pour se conduire, autre la sagesse d'un missionnaire et d'un homme apostolique ; que la première, n'ayant pas à entreprendre du nouveau, doit se laisser conduire par la règle et les usages d'une maison sainte ; que les autres avaient à procurer la gloire de Dieu, aux dépens de la leur, et à exécuter de nouveaux desseins ; qu'il ne fallait donc pas s'étonner si les premiers demeuraient tranquilles et cachés, et s'ils ne faisaient point parler d'eux, n'ayant rien de nouveau à entreprendre ; mais que les seconds, ayant de continuel combats à livrer au monde, au démon et aux vices, avaient à essayer de leur part de terribles persécutions, et que c'est signe qu'on ne fait pas grand'peur à l'enfer, quand on demeure ami du monde ; que les personnes que je lui proposais comme des modèles de sagesse étaient du premier genre ; qu'il n'en était pas de même des missionnaires et des hommes apostoliques ; qu'ayant toujours quelque chose de nouveau à entreprendre, quelque œuvre sainte à établir ou à défendre, il était impossible qu'ils ne fissent parler d'eux, et qu'ils eussent les suffrages de tout le monde ; qu'enfin, si on mettait la sagesse à ne rien faire de nouveau pour Dieu, à ne rien entreprendre pour sa gloire, de peur de faire parler, les Apôtres auraient eu tort de sortir de Jérusalem ; ils auraient dû se renfermer dans le Cénacle. Saint Paul n'aurait pas dû faire tant de voyages, ni saint Pierre tenter d'arborer la croix sur le Capitole, et de soumettre à Jésus-Christ la ville reine du monde ; qu'avec cette sagesse, la synagogue n'eût point remué et n'eût point suscité de persécution au petit troupeau

du Sauveur ; mais qu'aussi ce petit troupeau n'eût point crû en nombre, et que le monde serait encore aujourd'hui ce qu'il était alors, idolâtre, perversi, souverainement corrompu en ses mœurs et en ses maximes.

« Je lui dis encore qu'on l'accusait de faire tout à sa tête ; qu'il valait mieux faire moins de bien, et le faire avec dépendance, consulter les supérieurs, et ne rien entreprendre sans leur ordre ou leur permission. Il convint de la maxime, en ajoutant qu'il croyait la suivre en tout ce qu'il pouvait, et qu'il serait bien fâché de faire rien à sa tête ; mais qu'il y avait des occasions et des rencontres imprévues et subites, où il n'était pas possible de prendre les avis et les ordres des supérieurs ; qu'il suffisait, en ce cas, de ne vouloir rien faire qu'on ne crût devoir leur plaire et mériter leur approbation, et être disposé à leur obéir au moindre signe de leur volonté ; qu'au reste, il arrivait que des œuvres commencées avec le consentement des supérieurs n'avaient pas quelquefois, à la fin, leur agrément, soit parce qu'ils étaient prévenus par des gens malintentionnés, et indisposés par de faux rapports, soit parce qu'ils écoutaient le jugement de ces sages qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes ; qu'alors il n'y avait point d'autre parti que de se soumettre aux ordres de la Providence, et recevoir de bon cœur les croix, les persécutions, comme la couronne et la récompense de ses bonnes intentions ; qu'enfin il était persuadé que, l'obéissance étant la marque certaine de la volonté de Dieu, il ne fallait jamais s'en écarter ; mais que sa conscience ne lui faisait point de reproche sur ce sujet, et qu'il était, en tout temps et toutes rencontres, dans la disposition d'obéir et de ne rien faire qu'avec l'agrément des supérieurs ; mais qu'il ne pouvait pas empêcher les faux rapports, les médisances, les calomnies, les traits d'envie et de jalousie.

« Je lui fis plusieurs autres objections que je croyais sans réplique ; mais il y satisfait avec des paroles si justes, si concises et si animées de l'Esprit de Dieu, que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche. »

Cette entrevue ne fit qu'augmenter encore le respect et la vénération de M. Blain pour son ami. Ne doutant nullement de sa sainteté et du don prophétique que Dieu lui avait communiqué, il le consulta sur une affaire importante. Il s'agissait de savoir s'il devait accepter ou refuser une cure de la ville de Rouen, qu'on lui offrait. « Vous y entrerez, dit le Bienheureux ; vous y aurez bien des croix, et vous la quitterez. » La prédiction s'est réalisée de point en point. Dans l'épanchement de la conversation, le Serviteur de Dieu voulut à son tour donner à son ami une preuve de la grande confiance qu'il avait en lui. Il lui fit connaître que Dieu le favorisait d'une grâce particulière, qui était la présence continue de Jésus et de Marie dans le fond de son âme. « J'avais peine à comprendre une grâce si relevée, dit M. Blain ; mais je ne voulus pas lui en demander l'explication, et peut-être n'aurait-il pu me la donner lui-même ; car il y a dans la vie mystique des opérations de grâces inexplicables aux âmes mêmes qui en sont favorisées. » Le lendemain de son arrivée à Rouen, le Bienheureux dit la sainte Messe dans la cathédrale, à l'autel des Vœux, dédiée à la Sainte Vierge. Il la dit avec une piété et une tendresse de religion si sensibles que tous les assistants en furent édifiés. Il alla ensuite faire une visite à une religieuse du Saint-Sacrement qu'il connaissait, et qui l'invita à adresser quelques paroles d'édification à la Communauté : ce qu'il fit avec l'onction qui lui était particulière. Il demanda pour rétribution qu'on voulût bien lui donner, à son dîner, la portion de la Sainte Vierge. C'était une coutume, dans l'Ordre du Saint-Sacrement, de laisser au réfectoire une place vide

que l'on regardait comme la place de la Sainte Vierge, Supérieure née et élue de la maison ; et la portion mise à cet endroit, pendant le repas, se donnait tous les jours aux pauvres. Elle fut envoyée au pauvre prêtre qui l'avait choisie par esprit de pauvreté et par dévotion pour sa bonne Mère. Le soir, l'homme de Dieu parla dans une Communauté de maîtresses d'école, établie par M. Blain ; son discours fut sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui rendait agréable à traiter : aussi le fit-il avec l'esprit et les termes des Ambroise et des Jérôme, qui en ont si bien parlé.

Il partit, le lendemain, par un bateau que l'on appelait la *Bouille*. « C'était, dit M. Blain, une véritable arche de Noé, remplie de toutes sortes d'animaux. Il s'y trouvait ordinairement près de deux cents personnes, venant de la ville et s'en retournant chez elles, les jours de marché. On doit se figurer quels étaient les entretiens de ces gens grossiers, qui, pour la plupart, ignoraient les premiers principes de la religion. Cependant l'homme de Dieu, à peine descendu sur le bateau, ne crainait pas de se mettre à genoux, de prendre son Rosaire, et d'exhorter ses compagnons de route à le réciter avec lui. Une pareille proposition excite un rire général, comme le missionnaire lui-même devait sans doute s'y attendre. Il insiste de nouveau, et les rires recommencent et continuent assez de temps. Enfin le pieux et intrépide serviteur de Marie propose, une troisième fois, de réciter le Rosaire, avec un air si animé de l'Esprit de Dieu, qu'il détermine toute la compagnie à le dire en entier, et à écouter ensuite, jusqu'à la descente du bateau, les instructions qu'il adressa à cette foule étonnée et édifiée. » Ce récit, dit M. Blain, m'a été fait par une personne qui était présente. Ceux qui savent ce qu'est le bateau de la *Bouille* et l'esprit des

gens qui s'y trouvent pour l'ordinaire, admireront ce fait comme un miracle dans l'ordre de la grâce. » Ce trait a sans doute quelque chose d'étrange et de singulier, et il ne saurait être proposé comme un exemple que tout le monde puisse imiter ; *mais que cette singularité, dit M. Blain, suppose de grâces et de vertu dans l'homme en qui elle se trouve !* »

On ne sait quelle route suivit le saint missionnaire, après qu'il eut quitté le bateau ; mais on sait que, pendant tout le voyage, il y eut peu de jours qui ne fussent marqués par quelques traits de zèle et de piété. Un samedi, étant arrivé dans une paroisse de campagne, sur les onze heures, il demanda au curé la permission de dire la Messe. Cette permission lui fut accordée, bien que difficilement. Beaucoup de personnes se présentèrent pour assister au saint Sacrifice. De petits enfants, qu'avaient apportés leurs mères, troublèrent par leurs cris le recueillement de la foule ; le Serviteur de Dieu prit de là occasion, à la fin de la Messe, d'adresser quelques paroles au peuple sur le respect que l'on doit au saint Sacrifice. Le curé était présent ; il avait été édifié de la manière dont ce prêtre étranger avait célébré les saints Mystères ; il ne fut pas moins édifié des paroles qu'il avait entendues. Il suivit à la sacristie celui qui venait de parler d'une manière si instructive et si touchante à ses paroissiens, et l'invita à prendre chez lui son repas. Le pieux voyageur se contenta de lui faire une profonde inclination, et retourna au sanctuaire pour faire son action de grâces, qui dura une demi-heure, comme d'habitude. Le curé, qui l'avait attendu, l'emmena ensuite au presbytère. Invité à rester le lendemain, qui était le 21<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte, et à dire quelques paroles aux habitants de cette paroisse, il se rendit aux instances qui lui étaient faites. Deux fois il prêcha sur l'évangile du

jour, d'une manière si touchante et si pathétique que tout le peuple fondait en larmes, et que les ecclésiastiques présents se demandaient les uns aux autres quel était ce prêtre étranger qui venait de prêcher avec tant d'onction, et dont toute la conduite était si édifiante. Le curé fit lui-même des instances pour savoir qui il était; mais l'homme de Dieu ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'il était un pauvre prêtre qui courait par le monde, espérant gagner quelque pauvre âme, par ses discours et ses travaux, avec le secours de la grâce de son bon Maître.

Il continua son voyage, presque toujours en silence, la tête découverte, les yeux arrêtés sur son crucifix, priant et méditant sans cesse. Parfois il faisait signe à son compagnon, le Frère Nicolas, de passer devant lui, et alors il se mettait à genoux, le front dans la poussière, pour adorer Dieu.

Arrivé à Aigrefeuille, au diocèse de Nantes, il dit la Messe dans la chapelle de Saint-Sauveur, nouvellement bâtie. Témoin de quelques irrévérences, il fit une exhortation très ferme pour arrêter ce scandale. En approchant de la ville de Nantes, le Frère Nicolas, qui était encore jeune, se trouva si fatigué de ses trois cents lieues faites à pied en deux mois, qu'il ne pouvait plus avancer. Le charitable Père voulut le porter sur ses épaules; mais le jeune homme l'ayant refusé, le missionnaire prit d'une main son vêtement qui était fort lourd, et de l'autre le soutenant par le bras, il le fit cheminer ainsi pendant trois lieues. Comme on rencontrait sur la route une foule de personnes, aux approches de la ville, le Frère, tout confus, disait à son pieux conducteur: « Mon Père, que va dire tout ce monde? — Mon fils, répondait Montfort, que va dire le bon Jésus qui nous regarde? » Cette scène naïve et touchante nous dévoile, en même temps, la bonté de cœur de saint prêtre qui

s'offre à porter sur ses épaules son jeune compagnon, épuisé de fatigues, son humilité profonde qui ne recule pas devant une action qui devait lui attirer la risée des passants, et sa foi vive qui ne lui fait voir à côté de lui que Jésus-Christ son bon Maître, pour lequel il travaille uniquement.

Arrivé à Nantes, le saint voyageur se rendit à sa petite maison de la Providence, et n'y resta que le temps nécessaire pour disposer la chapelle à recevoir les statues de son calvaire de Pontchâteau, qu'il se hâta d'aller chercher. Il partit de grand matin, avec l'intention de dire la Messe au Couvent des religieuses Franciscaines de Savenay, qui se trouvait sur le chemin. Il y fut reçu comme un envoyé de Dieu; après son dîner, les religieuses, l'ayant prié de venir à la grille, se mirent toutes à genoux pour recevoir sa bénédiction, ce qui l'engagea à leur faire une petite exhortation qui servit à ranimer de plus en plus leur ferveur.

Il arriva, le soir, à Pontchâteau, et se présenta chez le curé, qu'on lui avait dépeint comme son ennemi, et qui le reçut, au contraire, avec beaucoup d'affection. Les six statues qui avaient orné le calvaire avaient été déposées provisoirement dans une maison de la ville: c'étaient le Christ, les deux larrons, les statues de la Sainte Vierge, de saint Jean et de sainte Madeleine.

Le pieux missionnaire se donna beaucoup de peine pour les faire charger sur des charrettes, et conduire au bord de la Loire; il se donna beaucoup plus de peine encore pour les faire passer sur la barque qui devait les transporter à Nantes. La plupart des bateliers et autres gens témoins de cette manœuvre refusaient d'y prendre part, et s'amusaient de l'embarras du saint prêtre, obligé de se jeter, pour ainsi dire, à corps perdu dans la boue, et de travailler comme le dernier des misérables. Au reste, la peine ne comptait pas pour l'homme

de Dieu ; plein de dévouement pour la personne de Jésus crucifié, il n'est rien qu'il n'eût volontiers souffert pour son image. Enfin, il vint à bout de son travail, mais au prix de quelle fatigue ! Tandis que la barque faisait voile pour Nantes, il se retira dans une auberge, afin de donner au Frère qui l'accompagnait le temps de laver ses vêtements. Puis, les reprenant encore tout trempés d'eau, il se mit en route, et marcha toute la nuit, pour se trouver à l'arrivée de la barque. Il déposa les statues dans la chapelle des Incurables, d'où elles furent retirées, en 1748, pour être replacées sur le calvaire de Pontchâteau, qui venait d'être rétabli, comme nous l'avons dit ailleurs. De toutes ces statues, une seule a été conservée jusqu'à ce jour, c'est le Christ, que l'on voit dans l'humble chapelle construite au pied de la montagne.

La maison de la Providence, ou l'hôpital des Incurables établi par le Bienheureux de Montfort, était située au lieu appelé la *Cour Cattuy*, dans la paroisse de Saint-Similien. Les historiens qui ont écrit sur la ville de Nantes disent qu'au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, une vaste forêt couvrait le terrain où se trouvent aujourd'hui la Bastille, la place Viarme, les Hauts-Pavés, et s'étendait depuis les bords de l'Erdre jusqu'aux communes actuelles de Saint-Herblain et de Sautron. Une ancienne tradition porte que la maison nommée la *Cour Cattuy*, sur les Hauts-Pavés, se trouvait à l'entrée de la forêt et qu'elle était destinée aux préparatifs de chasse des ducs de Bretagne. Le vieux manoir tombait en ruines, ainsi qu'une chapelle qu'il renfermait, quand le Bienheureux de Montfort prêcha une mission à Saint-Similien, en 1708.

La chapelle fut mise à sa disposition, ainsi qu'une portion des anciens bâtiments, où il put loger ses chers incurables, qu'il avait recueillis dans la ville. La chapelle, à laquelle le saint missionnaire avait fait quelques

légères réparations, pour y dire la sainte Messe, fut restaurée, dix ans plus tard, d'une manière plus convenable par les soins de M. Barin, vicaire général et supérieur de la maison des Incurables.

D'après un document que nous avons entre les mains et qui a été extrait des registres de la paroisse de Saint-Similien, déposés aux archives de la Mairie de Nantes, cette chapelle a été bénite avec solennité le 19 juillet 1719 par M. Binet de la Blatière, présentateur de la cure de Saint-Similien. Il y est dit que les héritiers de feu M. de Montfort y ont laissé par acte les figures qui doivent y être conservées. Elles y ont été conservées en effet jusqu'en 1748, comme nous l'avons dit plus haut.

Depuis cette époque, l'hôpital des Incurables a été transporté ailleurs. La chapelle n'a point été détruite, mais seulement transformée en une chambre ordinaire. Il y a peu d'années, l'on voyait encore sur les murs intérieurs un cordon noir représentant les grains du Rosaire, souvenir du passage du pieux serviteur de Marie et signe de sa dévotion favorite.

Après avoir placé les statues de son calvaire dans un lieu sûr, l'homme de Dieu, cédant aux pressantes sollicitations de la famille Dorville qui l'appelait à Rennes, alla y passer quelques jours qui furent pour cette famille vertueuse des jours de joie et de bénédiction.

La maison de M. Dorville était contiguë à une place, où une jeunesse folâtre se livrait aux divertissements, à la danse et à d'autres désordres. Le saint missionnaire suggéra à M. Dorville le moyen de supprimer cet abus : il l'engagea à pratiquer une niche dans la façade de sa maison, pour y placer une statue de la Sainte Vierge, devant laquelle, chaque jour, on réciterait publiquement le Rosaire. Ce qui s'exécuta de la manière la plus édifiante, et tous les désordres cessèrent. Montfort

récita lui-même le Rosaire, les premiers jours ; il confia ensuite ce soin à M<sup>me</sup> Dorville qui proposait les mystères, tandis que la foule récitait à deux chœurs les *Pater* et les *Ave Maria*. Pendant ce temps-là, M. Dorville, armé de son fouet, remplissait humblement le rôle de suisse, en donnant la chasse aux jeunes tapageurs qui venaient quelquefois troubler la pieuse assemblée. Il avoua lui-même qu'un soir, pendant qu'il remplissait cette fonction étrange pour un vice-gouverneur de Bretagne, il s'éleva dans son cœur un sentiment de respect humain et qu'il songea à se retirer, en voyant passer à côté de lui une file de voitures contenant des messieurs et des dames de sa connaissance qui se rendaient à une fête mondaine ; mais qu'enfin les pensées de la foi prenant le dessus, il continua bravement son office.

Pendant son séjour dans la maison de M. Dorville, le missionnaire montra que Dieu lui donnait des lumières tout à fait extraordinaires, en révélant à M<sup>me</sup> Dorville et au Frère, son compagnon de voyage, des choses qui leur étaient personnelles, et dont il ne pouvait pas avoir naturellement connaissance.

Beaucoup de personnes honorables venaient consulter l'homme de Dieu et recevoir ses avis : ce qui occasionnait quelque dépense dans la maison. M<sup>me</sup> Dorville, comme il arrive quelquefois aux personnes les plus pieuses, qui se piquent d'économie, fut tentée de le trouver mauvais. Un jour que cette dame, retirée à l'écart dans un coin du jardin, parlait de cela à sa mère, Montfort vint à elles et leur demanda, en riant, le sujet de leur conversation. M<sup>me</sup> Dorville, qui, sans doute, aurait rougi d'avouer la vérité, essaya de lui donner le change, et lui dit sur le même ton : « Eh quoi ! Monsieur, trouvez-vous mauvais qu'une fille parle à sa mère ? — Non, certainement, répondit-il, mais ce que je désap-

prouve, c'est l'esprit d'intérêt qui vous domine. »

La domestique de la maison avait un ardent désir de connaître certaines particularités de la vie et de la conduite du prêtre qu'elle savait être un ami de son maître ; elle obtint, un soir, du Frère Nicolas de lui dire tout ce qu'il savait à ce sujet. Dans ce moment, l'homme de Dieu était retiré dans sa chambre, qui se trouvait très éloignée. Le lendemain, quand le Frère alla, comme à l'ordinaire, demander au saint missionnaire la permission de communier, celui-ci la lui refusa. Le Frère, qui ne croyait pas avoir rien fait qui eût pu lui attirer ce refus, pria son directeur de vouloir bien lui faire connaître la faute qu'il avait commise, afin qu'il s'en corrigât. Il fut bien étonné d'entendre cette réponse : « Vous avez violé la règle qui vous marque d'être retiré à neuf heures, et vous avez tenu avec la domestique de la maison des propos indiscrets à mon sujet. »

Le Bienheureux Serviteur de Dieu se vit enfin obligé de s'éloigner de Rennes pour se rendre à La Rochelle, où on l'attendait. Son départ causa une vive douleur à M. Dorville, qui l'accompagna hors de la ville, et ne se sépara de lui qu'en répandant des larmes. Montfort en fut touché ; il fit sur son pieux ami le signe de la croix, en lui disant à trois reprises : « Monsieur, je vous souhaite bien des croix. » Le souhait fut accompli ; les épreuves vinrent trouver ce généreux chrétien, sans abattre le courage héroïque qu'il avait puisé dans l'exemple et les instructions du missionnaire.

Celui-ci, au lieu de trouver des croix sur sa route, comme à l'ordinaire, ne recueillit partout que des bénédictions et des marques de sympathie. Les peuples qu'il avait évangélisés accouraient en foule sur son passage, pour le voir et lui demander sa bénédiction. Dans les bourgs et dans les villages, le nombre de ceux qui s'attroupaient autour de lui était si grand que, ne

pouvant les entretenir tous, il se contentait de leur dire : « Mes petits enfants, mes chers enfants, je souhaite que le Seigneur vous bénisse, et qu'il vous fasse tous des saints. » »

Lorsque la gloire de Dieu ou la nécessité le forçait à s'arrêter en quelque endroit, il en partait longtemps avant le jour, afin de se soustraire aux empressements de la foule. Mais c'était là une précaution inutile ; car beaucoup veillaient à la porte pour l'accompagner à son départ. On le conduisait le plus loin possible, et l'on ne se séparait de lui qu'en fondant en larmes, dans la pensée qu'on ne le reverrait plus. Il était facile de juger, à l'épuisement de ses forces, que le ciel ne tarderait pas à praver à la terre celui que tous regardaient et vénéraient comme un saint.

## CHAPITRE VI.

MISSIONS DE FOURAS, DE L'ILE D'AIX ET DE SAINT-LAURENT-DE-LA-PRÉE. — LE VISAGE DE L'HOMME DE DIEU DEVIENT LUMINEUX PENDANT UN SERMON. — RETRAITE AUX RELIGIEUSES DE LA PROVIDENCE. — VOCATION DU P. VATEL. — MISSION DE TAUGON-LA-RONDE. — ÉTABLISSEMENT DE DEUX CONFRÉRIES. — MISSION DE SAINT-AMAND. — REPOS A LA SÉGUINIÈRE ET VOYAGE A NANTES. — MISSION DE MERVENT. — GROTTÉ DE MERVENT.

Arrivé à La Rochelle, dans le mois de novembre, le courageux missionnaire recommença bientôt ses travaux apostoliques. Plusieurs paroisses le demandèrent avec instance, mais il aima mieux aller évangéliser Fouras, où on ne le demandait pas, parce que cette paroisse était la plus misérable sous tous les rapports. Le temple matériel et les temples spirituels étaient dans le dernier dénuement. Dieu sembla vouloir éprouver, pendant quelque temps, la patience de son serviteur, mais enfin, touché de ses prières, de ses larmes et de ses macérations, il accorda à ce pauvre peuple des grâces extraordinaires. Les cœurs, jusque-là insensibles, s'ouvrirent aux vérités du salut ; dès lors on n'eut plus qu'à se louer de l'assiduité des habitants aux exercices de la mission, de leur ferveur et de leur docilité à embrasser tous les moyens de sanctification qui leur étaient sug-

gérés. L'église fut réparée, la sacristie pourvue des choses nécessaires au culte divin, et le peuple vit avec admiration les saints Mystères se célébrer avec une décence jusque-là inconnue. Pour entretenir et perpétuer, dans cette paroisse, les fruits de la mission, Montfort y établit, comme partout ailleurs, la pratique de réciter le saint Rosaire, tant en public qu'en particulier.

De Fouras le Bienheureux Serviteur de Dieu passa dans l'île d'Aix, à peu de distance de La Rochelle. Il n'y resta que quinze jours ; mais la mission qu'il donna à une population peu nombreuse eut un plein succès ; tous, soldats et insulaires, la suivirent avec piété, les officiers donnant l'exemple. Au premier son de la cloche, les soldats accouraient aux exercices avec toute la rigueur de la consigne militaire. On voyait avec admiration ces hommes de guerre réclamer des instruments de pénitence qu'on avait peine à leur fournir en assez grande quantité ; et ils s'en servaient sans ménagement, pour expier sur leurs corps déjà accoutumés à la souffrance les fautes de toute leur vie.

On voit ici, et on a pu observer déjà, que Montfort savait prendre sur les soldats un ascendant extraordinaire : c'est qu'il se présentait à eux avec un caractère franc, loyal et décidé, avec une parole incisive et pathétique, avec un ton de conviction, d'autorité et même de commandement, qui montrait clairement la route à suivre ; c'est qu'ils voyaient en lui un homme courageux, intrépide, qui ne reculait devant aucun danger, et qui avait vu, sans trembler, l'épée dirigée vers sa poitrine et la hache levée sur sa tête ; un homme prêt à sacrifier sa santé et sa vie pour le devoir ; un homme qui, toujours debout sur le champ de bataille de la religion, luttait avec constance contre l'enfer, le monde et toutes les passions mauvaises ; un homme qui ne

craignait que Dieu et n'avait point d'autre crainte. Accoutumés aux fatigues, aux privations et aux dangers de la guerre, se piquant eux-mêmes de courage et d'énergie, dont ils étaient heureux de donner des preuves, prêts à obéir au commandement du chef qui méritait leur confiance, ces hommes étaient disposés à faire ce que leur demandait un missionnaire du caractère de Montfort. Nous avouons sans doute que Montfort n'était que l'instrument de la grâce ; mais la grâce et la nature s'étaient unies pour en faire un instrument capable d'opérer des merveilles.

Quand le saint missionnaire quitta l'île d'Aix, le froid était si rigoureux que les glaçons pendaient aux flancs du bateau qui le portait ; et bien que la traversée fût longue, parce que le navire arrêté sur le sable dut attendre le retour de la marée, il demeura constamment sur le pont exposé au souffle de la bise, priant ou chantant des cantiques pour l'édification de ceux qui faisaient la traversée, et se pressaient auprès du feu ou dans la cale.

Sans prendre aucun repos, malgré ses fatigues excessives et le délabrement de sa santé, il entreprit d'évangéliser à la fois deux petites paroisses voisines l'une de l'autre, Saint-Laurent-de-la-Prée et une autre dont on ignore le nom, mais qui pourrait être Breuil-Magné. Là, il eut beaucoup à souffrir du mauvais état de ces paroisses, du froid rigoureux de l'hiver, de la disette qui mettait ses coopérateurs dans une grande détresse, et surtout des calomnies indignes dont l'un d'entre eux ne craignit pas de le charger. M. des Bastières, qui était au courant de tout, se crut obligé en conscience d'avertir Montfort de ce que ce prêtre disait de lui, et il l'engagea même fortement à le congédier. L'homme de Dieu, qui savait si bien prêcher et pratiquer le pardon des injures, ne fut point de cet avis ; au contraire, il com-

blait le calomniateur d'honnêtetés et de prévenances, et le faisait placer à table à sa droite, sans jamais songer à lui faire le moindre reproche. Une pareille conduite ne dénote-t-elle pas une sainteté peu commune ?

Les deux missions données simultanément avaient été très fructueuses. L'harmonie la plus édifiante avait régné entre les deux curés ; malheureusement elle faillit être troublée le jour de la clôture des exercices. Le Saint-Sacrement devait être porté processionnellement d'une église à l'autre, et la procession se composait des habitants des deux paroisses. Quand il fallut décider lequel des deux curés aurait l'honneur de porter le Saint-Sacrement, ils s'éleva entre eux une discussion regrettable, à laquelle prirent part les paroissiens eux-mêmes. Mais le pieux et intelligent missionnaire leva bientôt la difficulté, en décidant qu'on dresserait un reposoir sur la limite des deux paroisses, et qu'à cette station le curé qui avait pris le Saint-Sacrement dans son église, le laisserait désormais porter à son confrère.

Le Serviteur de Dieu revint ensuite à La Rochelle, où il continua ses prédications, s'appliquant à lui-même ce qui avait été dit de son divin Maître : « Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer la parole. »

Il prêcha tout d'abord dans l'église des Dominicains ; c'était le jour de la Purification de la Sainte Vierge. On sait qu'il se surpassait lui-même, quand il célébrait la gloire et recommandait le culte de la Reine du Ciel. Cette fois, la Sainte Vierge voulut glorifier à son tour celui qui, dans ces derniers temps, a été le plus ardent et le plus sublime de ses panégyristes. Son visage, pâle et amaigri par les jeûnes, devint tout à coup lumineux ; c'était comme une auréole de gloire qui l'entourait, si bien que ses amis, qui le fixaient attentivement, ne le reconnaissaient qu'au son de sa voix ; son visage était transformé. Ce prodige fit une telle impression surtout

les assistants qu'après la Grand'Messe, ils restèrent dans l'église pour entendre la Messe du prédicateur dont le ciel avait manifesté la vertu par un miracle.

Cet événement confirma tous les habitants de La Rochelle dans la haute idée qu'ils avaient déjà de sa sainteté, et dès lors il se vit entouré plus que jamais de tous ceux qui voulaient sérieusement se convertir ou tendre à une plus grande perfection. Pauvres et riches, grands et petits, ecclésiastiques et séculiers, venaient le consulter, et il recevait tout le monde avec la même aménité.

Au commencement du Carême, il donna une retraite aux religieuses de la Providence, à la condition que tous les fidèles y seraient admis. Elle dura huit ou dix jours. Il n'en avait pas encore fait d'aussi fructueuse ; car elle détermina M. Adrien Vatel, prêtre, à le suivre comme associé de ses travaux et premier membre de la Compagnie de Marie. Cet ecclésiastique, du diocèse de Coutances, était au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, quand le saint missionnaire y alla, en 1743, dans l'espérance d'y recruter quelques sujets pour sa Congrégation. Il fut l'un des séminaristes qui lui donnèrent l'espoir de se joindre à lui, dès qu'ils pourraient travailler au salut des âmes.

On ne sait quel motif le fit changer de sentiment : ce fut peut-être le seul désir d'aller faire des missions chez les sauvages et les idolâtres des pays lointains ; car, dès qu'il fut prêtre, il s'arrêta à cette pensée. Il songea bientôt à prendre toutes ses mesures pour quitter la France. Tout d'abord, il demanda et obtint des archevêques de Paris et de Rouen les pouvoirs dont il croyait avoir besoin. Il paraît que, dans cette circonstance, on ne respecta pas assez les limites posées à la juridiction épiscopale. C'était le temps où quelques évêques, imitant le pouvoir civil, étaient trop portés à

restreindre les droits et la juridiction du Pape au profit de leur propre autorité.

Le jeune prêtre craignit d'abord que les deux archevêques n'eussent en effet outrepassé leur pouvoir ; mais, sans prendre le temps d'approfondir la question, il se hâta d'aller s'embarquer sur une frégate qui partait pour les Indes. Le capitaine lui avait avancé une somme d'argent pour acheter des livres et des ornements sacerdotaux, à condition qu'il lui servît d'aumônier pendant la traversée. A peine s'était-il embarqué qu'il sentit augmenter ses doutes sur la validité des pouvoirs qu'on lui avait accordés ; mais Dieu, qui ne voulait pas le laisser dans l'erreur, et qui d'ailleurs l'appelait à une autre mission, permit que la frégate sur laquelle il était, vint mouiller dans la rade de La Rochelle. Il fut heureux de trouver l'occasion de consulter Mgr de Champflour, qui passait avec raison pour l'un des plus savants prélats du royaume.

Etant descendu à terre, il apprit que M. de Montfort était à La Rochelle et qu'il prêchait une retraite chez les religieuses de la Providence. Il voulut le voir, avant même de se rendre à l'évêché ; mais quand il arriva à la Communauté, le missionnaire montait en chaire. Il voulut alors assister au sermon, qui ne répondit pas tout d'abord à l'idée qu'il s'était faite du prédicateur. Il ne savait trop qu'en penser, et il se sentait porté à croire que ce prêtre pourrait bien être au-dessous de sa réputation, lorsque tout à coup le missionnaire, s'arrêtant au milieu de son discours, prononça distinctement ces paroles que M. Vatel regarda comme lui étant adressées directement, et dont il fut singulièrement frappé : « Il y a ici quelqu'un qui me résiste ; je sens que la parole me revient ; mais il ne m'échappera pas. »

Le sermon fini, M. Vatel alla saluer Montfort, qui lisait alors la lettre d'un prêtre, lequel s'excusait de ne pou-

voir travailler avec lui dans une mission, comme il le lui avait promis. Dès que l'homme de Dieu aperçut l'étranger qui se présentait à lui : « Bien ! dit-il : un prêtre me manque de parole ; en voici un autre que le bon Dieu m'envoie. Il faut, Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à lui, que vous veniez avec moi et que nous travaillions ensemble. » Celui-ci répliqua que la chose ne pouvait se faire, qu'il partait pour les missions étrangères, et qu'il avait pris des engagements vis-à-vis d'un capitaine, qui l'avait reçu sur son navire en qualité d'aumônier.

Cependant, quand il eut proposé ses difficultés au sujet des pouvoirs qui lui avaient été accordés par deux archevêques, le Serviteur de Dieu déclara nettement qu'ils n'étaient pas valides ; que le Souverain Pontife, dont la juridiction s'étend sur le monde entier, pouvait seul donner de tels pouvoirs, et envoyer partout des missionnaires dans les pays infidèles. Ils se rendirent ensemble chez l'évêque, qui confirma la décision de Montfort, et l'appuya des raisons les plus convaincantes. La seule chose qui pouvait encore empêcher M. Vatel de rester à La Rochelle, c'était l'engagement qu'il avait pris avec le capitaine, et les avances que celui-ci lui avait faites. Mais le généreux prélat coupa court à cette difficulté, en lui remettant 300 livres, somme égale à celle qu'il avait reçue, afin d'acquitter sa dette.

Quand le capitaine apprit ce qui s'était passé, il entra dans une grande fureur, et jura que s'il rencontrait le missionnaire, il lui passerait son épée au travers du corps. Celui-ci ayant été averti de ses menaces, afin qu'il se tint sur ses gardes, n'en fut nullement ému. Après avoir prié pour le capitaine, il alla le trouver sur-le-champ, et en l'abordant, il lui dit de ce ton simple et naïf qui annonce une âme tranquille et exempte de toute crainte : « On m'a dit, Monsieur, que vous vouliez

m'ôter la vie ; me voici, je viens vous la présenter. » A ces mots, le capitaine sentit son émotion se dissiper. Il se plaignit seulement, mais avec douceur, du tort qu'on lui faisait, en lui enlevant son aumônier, ajoutant qu'il ne savait où en trouver un autre. Montfort parvint si bien à calmer le capitaine et à le consoler de la perte de son aumônier qu'ils ne se quittèrent qu'après s'être embrassés comme les meilleurs amis du monde.

Dès ce moment, M. Vatel éprouva une paix et un contentement intérieur qui lui donnèrent l'assurance qu'il était dans la voie où la Providence voulait le faire marcher. Monseigneur de Champflour lui accorda tous les pouvoirs dont il pouvait avoir besoin, et le Bienheureux l'attacha irrévocablement à sa personne et à sa Compagnie, dont il fut le premier membre.

Accompagné de ce nouveau coopérateur, le Serviteur de Dieu alla prêcher une mission à Taugon-la-Ronde, qui forme aujourd'hui deux paroisses. Au lieu des dispositions hostiles qu'il avait rencontrées ailleurs, il ne trouva là que respect, sympathie et docilité. Fort de cette confiance et de l'empire absolu qu'elle lui donnait sur le pasteur et sur les fidèles, il établit dans cette paroisse deux confréries : la première, pour les hommes, sous le nom de Pénitents Blancs ; la seconde, pour les filles, sous le nom de Société des Vierges.

Les Pénitents Blancs étaient ainsi appelés à cause de leur vie pénitente, et parce qu'à certaines fêtes de l'année, ils marchaient en procession, revêtus d'aubes blanches ; l'un d'eux y portait une croix de bois. Voici le règlement plein de sagesse que le Serviteur de Dieu leur donna :

#### RÈGLEMENT DES PÉNITENTS BLANCS.

« 1<sup>o</sup> Ils seront de bonnes vie et mœurs et diront régulièrement le Rosaire.

« 2<sup>o</sup> Ils se confesseront souvent, surtout les premiers dimanches du mois, et les fêtes principales de l'année.

« 3<sup>o</sup> Ils iront quatre fois l'année en procession, les pieds nus, et habillés de blanc.

« 4<sup>o</sup> Ils feront chaque semaine quelque mortification corporelle, suivant leurs forces et l'avis d'un sage directeur.

« 5<sup>o</sup> Ils édifieront les fidèles de l'un et de l'autre sexe par la pratique des vertus chrétiennes.

« 6<sup>o</sup> Ils n'auront entre eux aucun procès, et, en cas qu'ils eussent quelques différends à régler, ils s'adresseront à des personnes prudentes et éclairées pour terminer leurs affaires, sans aller au palais.

« 7<sup>o</sup> Ils n'iront que par nécessité au cabaret, pour éviter l'occasion du scandale et la débauche.

« 8<sup>o</sup> Si quelqu'un d'entre eux meurt, ils assisteront à son enterrement, prieront et feront prier Dieu pour le repos de son âme.

« 9<sup>o</sup> Ils s'assembleront souvent par l'avis de leur directeur, pour recevoir de lui les instructions qu'il jugera leur être nécessaires.

« 10<sup>o</sup> Nul ne sera reçu dans la Congrégation qu'à la pluralité des voix. »

La Congrégation des filles fut appelée la Société des Vierges, afin que ce nom leur rappelât sans cesse les vertus propres de leur état, la piété, la modestie, le recueillement et l'amour de la retraite. Voici leur règlement :

## RÈGLEMENT DES QUARANTE-QUATRE VIERGES.

« 1<sup>o</sup> Elles ne seront en nombre que quarante-quatre, et quand quelqu'une, par mort ou autrement, viendra à manquer, M. le curé de la paroisse en mettra à sa place une autre qu'il connaîtra être sage et de bonnes mœurs, et elle fera vœu, pendant un an, de ne point se marier.

« 2<sup>o</sup> Celles que Dieu appellera au mariage consulteront leur directeur, et, par son avis, après le temps de leur vœu accompli, elles mettront entre ses mains, avant leurs noces, leurs voiles et leurs bagues, dont il leur rendra le prix, si elles le souhaitent, et il en sera remboursé par celles qui prendront leurs places.

« 3<sup>o</sup> Elles seront plus fidèles que les filles du commun à réciter leur chapelet tous les jours, et à éviter tout ce qui pourrait ternir le moins du monde leur pureté et donner la moindre atteinte à la sainteté de leur état, tels que sont les bals et les danses, les compagnies et les assemblées de différent sexe.

« 4<sup>o</sup> Elles s'assembleront quatre fois l'année à l'église, à la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, le dimanche dans l'octave de son Assomption, le jour de la Conception et de la Purification. Elles communieront ensemble, habillées de blanc, à la Grand'Messe ; et, après Vêpres, elles porteront une figure de la Sainte Vierge en procession, après quoi elles assisteront à une instruction que leur fera M. le curé ou autre prêtre, dans la chapelle du Rosaire.

« 5<sup>o</sup> Elles obéiront simplement à leur Mère maîtresse et à ses deux assistantes, et recevront leurs avis avec respect et soumission, lorsqu'elles leur ordonneront ou défendront quelque chose, pour le bon ordre de leur compagnie

« 6<sup>o</sup> Si quel pu'une, après deux avertissements charitables, continue à donner mauvais exemple, on ôtera son nom du catalogue des Vierges, et on en mettra une autre plus sage à sa place.

« 7<sup>o</sup> Tous les ans, le jour de l'Annonciation, elles renouvellent leur vœu pour un an. »

La Confrérie des Pénitents n'avait que des liens volontaires, auxquels les associés pouvaient toujours renoncer. Il n'en était pas de même dans l'association des Vierges. Le curé de la paroisse était autorisé par l'évêque à recevoir les vœux simples qu'elles faisaient pour une année : c'était le lien de leur confrérie ; elles la quittaient aussitôt qu'elles voulaient entrer dans le mariage.

Ces deux Confréries furent établies à Saint-Laurent-sur-Sèvre, par le Bienheureux, quand il y donna la mission, pendant laquelle il termina sa sainte et glorieuse carrière. Celle des Pénitents a disparu, à la suite de la Révolution, par la mort de ses membres, qui n'ont pas été remplacés ; celle des Vierges existe encore, mais elle est languissante, et elle aurait besoin de se recruter. La Société des Vierges de Saint-Laurent, a donné naissance aux Sœurs converses de la Sagesse en 1767, comme il est dit dans l'histoire de cette Congrégation.

La mission de Taugon était à peine terminée que le Bienheureux Serviteur de Dieu alla en commencer une autre à Saint-Amand-sur-Sèvre, qui dépendait alors du diocèse de La Rochelle, et qui relève maintenant de celui de Poitiers. Il trouva là un peuple crédule et superstitieux, qui ne voyait partout que sorts et maléfices. Il eut bien de la peine à faire disparaître cette plaie ; mais enfin il réussit. Il combattit avec le même succès plusieurs autres désordres, entre autres les danses publiques, qui étaient la source d'une infinité de péchés.

Un jour qu'il voulait parler sur ce sujet, l'église se trouvant trop étroite pour le grand nombre des auditeurs, il fit placer sa chaire au pied d'un arbre. Comme on se pressait pour recueillir sa parole, le prédicateur, craignant quelque accident, dit au peuple : « Ne vous pressez pas, mes frères : Dieu m'a fait la grâce de posséder tout mon auditoire ; tous tant que vous êtes, vous m'entendrez. » En effet, plusieurs personnes, qui se trouvaient hors de la portée de la voix, et entre autres un prêtre, attestèrent qu'ils l'avaient entendu aussi facilement que s'ils se fussent trouvés au pied de la chaire.

On sent qu'un homme pour qui le ciel se déclarait d'une manière si visible, devait avoir un grand ascendant sur l'esprit des peuples. Aussi il n'avait qu'à parler, et il était sûr d'être obéi. Un jour, après l'exercice du matin, il témoigna le désir de faire enclore le cimetière qui n'avait jamais eu de mur. Immédiatement hommes et jeunes gens se mirent à sa disposition, et le travail fut terminé en trois jours, quoiqu'il fallût aller au loin chercher la pierre. La chapelle actuelle de la Barangerie, assez éloignée du bourg, indique le lieu où l'homme de Dieu avait fait planter une croix pendant la mission.

Cette croix allait tomber de vétusté ; mais les habitants, désireux d'en conserver les restes le plus longtemps possible, en retirèrent le meilleur bois, pour former une croix plus petite, que l'on voit encore au fond de la chapelle construite en 1783, pour conserver cette relique précieuse.

Le missionnaire était vénéré comme un saint, et l'on avait en lui la plus grande confiance. De toutes parts on lui amenait des malades ; il récitait sur eux un évangile et recommandait à ceux qui guérissaient de mettre un petit pain au pied de la statue de l'Enfant-Jésus qu'il plaçait sur l'autel : c'était une offrande pour les

pauvres. Il portait cette statue dans toutes ses missions par dévotion pour la sainte Enfance du Sauveur du monde. Il a laissé à Saint-Amand une petite statuette de la Sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Cette statuette est en bois et haute de 40 centimètres. On croit qu'elle est l'œuvre même de l'homme de Dieu. Elle est placée dans l'église paroissiale et entourée de la vénération publique. Beaucoup de personnes, qui ont invoqué le saint missionnaire aux pieds de cette statue ou dans la chapelle de la Barangerie, prétendent avoir obtenu de Dieu, par son intercession, des guérisons ou d'autres faveurs précieuses. D'après une tradition locale et constante, le Bienheureux de Montfort aurait été honoré deux fois au moins de la visite de la Sainte Vierge, pendant la mission de Saint-Amand, une fois dans la chambre qu'il habitait, une autre fois dans l'église.

Malgré l'affaiblissement de ses forces, il s'était si peu ménagé dans cette mission qui lui donna tant de consolations, qu'il se vit obligé de prendre quelques jours de repos. Il alla les passer à la Séguinière, chez les demoiselles de Beauveau qui l'en sollicitaient. Mais pouvait-il prendre un repos absolu dans une paroisse qu'il avait évangélisée et si près d'une chapelle qu'il avait construite ? Il prêcha donc plusieurs fois, et fit faire, avec tout l'appareil possible, une procession générale accompagnée de tambourset de fusiliers, à la chapelle de Notre-Dame de Toute-Patience.

Après huit jours passés à la Séguinière, il alla visiter son hôpital des Incurables, à Nantes. La personne qu'il avait mise à la tête de cette œuvre étant peu capable, il se proposait de faire venir des Sœurs de la Sagesse. Sa mort, qui arriva dix mois après, ne permit pas de mettre ce projet à exécution ; néanmoins cette fondation a été durable.

Le saint missionnaire quitta Nantes pour se rendre à Mervent, où il devait prêcher une mission. Malgré sa faiblesse extrême, il y déploya le même zèle et obtint le même succès que partout ailleurs. L'église était dans un état si déplorable qu'en la voyant il ne put retenir ses larmes ; mais il eut la consolation de la voir parfaitement restaurée avant la fin de sa mission. Dieu voulut bien le favoriser encore de la puissance miraculeuse. On lui amena une fille qui, depuis six semaines, avait l'œil extrêmement enflé, et endurait de cruelles douleurs. Il bénit de l'eau, dit à la jeune fille de s'en servir pour laver son œil malade : dès l'instant même, elle ressentit du soulagement, et, la nuit suivante, elle fut entièrement guérie.

Au milieu de ses travaux apostoliques, et malgré les succès de sa parole, il éprouvait toujours un vif désir de s'unir à Dieu dans la contemplation et la solitude ; c'est l'aspiration de tous les saints. Il songea donc à se choisir un ermitage dans la vaste forêt de Vouvant. Il n'eut pas de peine à trouver un lieu convenable : c'était un endroit écarté, sur le bord d'une rivière coulant entre deux collines rocheuses et boisées. Dans les flancs de l'une des collines était creusée une caverne assez profonde. C'est là qu'il se proposa de demeurer, au moins de temps en temps. Il se mit aussitôt en devoir de rendre ce lieu tant soit peu habitable. Instruits de son projet, les habitants du voisinage vinrent en grand nombre l'aider à bâtir sa demeure solitaire. On en compta jusqu'à cent dans un jour. Ils étaient heureux, dans la pensée que quelquefois ils pourraient posséder au milieu d'eux un homme qu'ils regardaient avec raison comme un saint. Cela seul les portait à travailler avec la plus grande activité ; mais personne ne travaillait avec autant d'ardeur que le missionnaire lui-même.

L'espérance où il était de jouir de son Dieu dans cette solitude semblait lui donner une vigueur qui, dans son état d'épuisement, n'était pas naturelle. Il fit tant qu'il creusa dans le roc un espace capable de contenir l'ameublement du prophète : une couchette, une table et une chaise. Il y avait, au-dessous de la grotte, une source excellente ; il y fit une fontaine. Il se proposait de bâtir une chapelle, et de planter une croix, au pied de laquelle il aurait passé bien du temps à méditer sur les années éternelles, dont, chaque jour, il se sentait approcher. Mais Dieu ne voulut pas lui accorder le repos salutaire auquel il aspirait. Il lui fut permis cependant d'aller plusieurs fois prier et méditer dans cette grotte, où, d'après une tradition respectable conservée à la Communauté de Saint-Laurent, il fut honoré d'une apparition de l'auguste Vierge Marie.

Le saint missionnaire ne pensait pas sans doute que le gouvernement, qui avait renversé son calvaire de Pontchâteau, viendrait le troubler dans sa solitude de Mervent. La forêt où il voulait se retirer de temps en temps pour prier, méditer et se livrer à la pénitence, appartenait à l'Etat comme aujourd'hui. Il croyait avoir été dûment autorisé à changer la physionomie d'une grotte sauvage et de quelques rochers dont il n'avait pas la prétention assurément de se regarder comme le propriétaire. Il paraît qu'on n'en jugea pas de même à Fontenay, comme le prouve un certain procès-verbal conservé dans les archives de cette ville, et qui constate ce qui suit :

« Le 28 octobre 1713, le subdélégué de la maîtrise des eaux et forêts de Fontenay et le procureur du roi, de la même juridiction, suivis de leur greffier, se transportèrent dans la forêt de Vouvant, en un lieu appelé la Roche-aux-Faons, situé à l'extrémité de Mareau-de-Puy-Brunet, sur le versant du coteau qui domine le

ruisseau de Mer, et, là étant, dressèrent procès-verbal contre le P. Grignon de Montfort, et lui signifèrent qu'il eût à cesser la construction d'un mur qu'il faisait élever pour préserver la grotte de la Roche-aux-Faons, où il voulait se retirer en certains jours de l'année, d'être aussi exposée aux vents du Nord.

« Le sus-dit procès-verbal rend du reste justice à la piété du prédicateur qui venait de faire, pendant deux mois, une mission à Mervent, lieu voisin de la grotte. Le Père de Montfort s'était en outre emparé de la huitième partie d'un arpent de terrain inculte, appartenant au roi, et avait fait arracher sept vieilles souches de châtaigniers pour rendre plus abordables les environs de sa retraite. »

Le saint homme avait cru pouvoir en agir ainsi, après avoir consulté l'évêque de La Rochelle, et reçu, mais de vive voix seulement, une autorisation de la part de M. Fagon, grand-maître des eaux et forêts : il se trompait. Les suites du sus-dit procès-verbal ne furent pas bien terribles sans doute pour le contempteur des droits de Sa Majesté. Il n'eut à encourir ni l'amende, ni la prison ; mais il est probable que le mur fut renversé et que le vent du Nord put pénétrer sans obstacle dans la grotte du pieux solitaire. Qui sait ? quelques-uns pensaient peut-être, comme au calvaire de Pontchâteau, que ce lieu ainsi fortifié pourrait bien servir de retraite aux ennemis, en cas de descente dans la forêt.

Quoi qu'il en soit, la grotte du Serviteur de Dieu n'a point cessé d'être un pieux rendez-vous pour tous les fidèles de la contrée. Ils y viennent avec beaucoup de dévotion puiser l'eau à la fontaine qui coule toujours, et ils attribuent à cette eau des effets merveilleux. On voit, à certains jours, un grand nombre de pèlerins se rendre là pour prier. Il en vient même de paroisses assez éloignées.

Le 8 septembre 1873, Mgr Colet, évêque de Luçon, accompagné d'environ 8000 personnes, fit à la grotte un pèlerinage qui fut des plus édifiants. Il célébra la Messe au pied de la croix de pierre élevée, il y a quelques années, sur le plateau appelé le *Jardin du Père de Montfort*. Le 21 mai 1877, lundi de la Pentecôte, Monseigneur Le Coq, successeur de Mgr Colet, amena à son tour dans cette pieuse solitude plus de 20 mille, peut-être plus de 30 mille pèlerins ; car il était difficile d'évaluer le nombre des hommes, des femmes, des enfants, des prêtres, répandus de toutes parts, sous les grands arbres de la forêt, qui couvraient toute cette multitude d'un immense pavillon de feuillage. Rien d'édifiant comme le spectacle de cette foule, entourant pieusement l'autel champêtre sur lequel se célébrait l'auguste Sacrifice, priant avec ferveur, ou chantant à pleines voix et à pleins cœurs les louanges de Dieu qui fait les Saints, et celles de l'Immaculée Vierge Marie que Montfort avait tant aimée, honorée, prêchée, exaltée, chantée, pendant les années qu'il avait passées sur la terre !

Combien elle est vraie, cette parole de l'Ecriture : *La mémoire du juste ne périra jamais !* Il y a plus de 170 ans qu'un saint missionnaire est venu méditer et prier dans cet ermitage de la forêt de Vouvant ; il n'a fait qu'y paraître, et son souvenir est toujours resté là. Le ruisseau qui se précipite quelquefois comme un torrent au fond du ravin, a vu passer bien des flots plus ou moins agités, qui n'ont point reparu ; mais la mémoire de Montfort est toujours restée là. La hache du bûcheron a jeté par terre les vieux arbres qui inclinaient leurs branches sur la tête de l'homme de Dieu, quand il venait se cacher dans sa chère solitude ; mais sa mémoire est toujours restée là. Plusieurs générations se sont prosternées tour à tour devant cette humble grotte, puis

elles ont disparu pour céder la place à d'autres ; mais la mémoire du saint missionnaire est toujours restée là, impérissable comme les rochers qui forment la pieuse caverne. Non, non, la mémoire du juste ne périra jamais. Oui, il était juste, celui dont la mémoire, après de si nombreuses années, est encore si vivante à la grotte de Mervent, à l'ermitage de Saint-Eloi, à la solitude de Saint-Lazare, dans les landes de Pontchâteau, dans la vallée de Saint-Laurent-sur-Sèvre et dans toutes les contrées voisines. Oui, c'était un Saint : les peuples n'ont pas cessé de le redire, en attendant que l'Eglise l'eût déclaré à son tour.

## CHAPITRE VII.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE MONTFORT FONDATEUR D'UNE SOCIÉTÉ DE FRÈRES POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE. —  
ETABLISSEMENT DES ECOLES CHARITABLES A LA ROCHELLE. —  
LES DEUX PREMIÈRES FILLES DE LA SAGESSE VIENNENT DANS CETTE VILLE POUR DIRIGER LES ÉCOLES DE FILLES.

Le Bienheureux de Montfort, comme nous l'avons dit ailleurs, ne travaillait pas seulement pour le temps où il vivait, il songeait encore à l'avenir ; et personne ne fut plus ardent que lui pour établir des œuvres durables. C'était pour conserver le bien déjà fait, et pour le développer toujours davantage dans la suite, qu'au sein des villes et des campagnes qu'il évangélisait, il avait coutume d'établir la pratique du saint Rosaire et de fonder des Confréries ou Associations de Vierges, de Pénitents, de Soldats de Saint-Michel, d'Amis de la Croix, de Filles de la Croix. Mais on peut assurer que rien ne le préoccupait autant que l'œuvre des missions, l'éducation des enfants et le soin des malades. C'est dans l'intérêt de ces œuvres si belles et si importantes, auxquelles il avait donné son cœur et consacré sa vie, qu'il songea à instituer trois Congrégations qui devaient composer sa famille religieuse : la Compagnie de Marie, la Congrégation de la Sagesse et celle des Frères du Saint-Esprit.